

Recueil de textes

DÉCALAGE

2014



PHARE

*Bernadette G., Bernadette S., Brigitte B.,
Chantal B., Chantal S., Nadine B.*

Le phare danse dans le vent
Vite, brosse le firmament
Puis, boit la mer à la paille.

Allumé, il se penche sur
Tant de voiles, qui dans l'azur,
Promènent le capitaine

L'équipage du navire,
Bercé dans la cale sombre
Où poussent des branches blanches
Pour accrocher les hamacs teints
Où balancent les beaux marins.

PETITS DÉCALAGES ENTRE AMIS
Djifa Ahouandogbo Borin

Soleil qui tape, odeur de café, bruit des tasses entrechoquées.

Tête en arrière, yeux fermés, tu prends le soleil sur la terrasse d'un café du Capitole.

Instant de sérénité, en décalage avec la réalité ; tu fais abstraction de tout ce qui t'entoure, y compris de la personne en face de toi.

– Et ton entretien, pour ton job ?

Une simple question, tu reviens sur terre. Tu fais mine de n'avoir rien entendu, de ne pas savoir qui te parle.

– Hoï, je t'ai posé une question.

Tu grognes un peu, énervé d'être dérangé dans un moment de calme. Tu fais semblant de ne pas comprendre.

– De quoi tu me parles ?

Tu l'entends ricaner et ça t'agace. Tu n'as pas besoin de voir son visage pour savoir qu'un sourire narquois est accroché à ses lèvres, qu'il se moque de toi. Et ça t'agace.

– Ne me prends pas pour un idiot, tu sais très bien de quoi je parle.

Tu soupîres, ouvres les yeux et relèves la tête. Tu prends un instant pour le regarder, pour essayer de décrypter ses arrière-pensées, lui et son chapeau sur le côté, lui et son esprit décalé. Inconsciemment tu essaies de le défier. Mais tu laisses tomber car tu sais qu'il ne lâchera pas l'affaire.

– Pfff... Décalé.

– Comment ça « décalé » ?

– Reporté si tu préfères...

– Nan, mais ça, j'ai compris, j'suis pas stupide. Je veux dire pourquoi ?

Tu ne réponds pas. C'est à ton tour de t'amuser. Alors tu ne lui donnes pas la réponse qu'il attend.

– Tu en es sûr ?

Décontenancé, il arque un sourcil, méfiant.

– Sûr de quoi ?

Touché.

– Sûr de ne pas être stupide ?

Coulé.

Il explose.

Littéralement.

Debout, les mains à plat sur votre table, sa chaise renversée, il se met à crier.

– Nan mais tu te fiches de moi ? Je te pose gentiment des questions, je m'intéresse à ta vie et tu me réponds que je suis stupide ? Nan mais sérieusement, tu cherches à faire quoi ?

Tu tentes de garder ton calme, mais le fou rire que tu essaies de contenir s'échappe.

Et tu ris. Tu ris à t'en décrocher la mâchoire. Tu ris jusqu'à n'en plus pouvoir. Mais tu n'arrives pas à t'arrêter.

Il te regarde, la tête penchée sur le côté. Surpris et déstabilisé. Et sans qu'il s'en rende compte, lentement, le rire l'envahit à son tour.

Et bientôt, vos rires emmêlés résonnent sur la place du Capitole. Les passants vous regardent de travers, vous jugent et vous évitent, comme si vous étiez le diable en personne.

Mais vous ne vous souciez pas du qu'en dira-t-on. Et vous continuez à rire. Car pour le moment, vous voulez profiter de ce moment totalement inespéré.

En décalage avec la réalité.

Soleil qui tape, vent léger, cris d'enfant excités.

Près de cinq minutes que vous avez quitté le café, tu profites du temps passé à ses côtés.

Nouvel instant de sérénité, en décalage avec la réalité.

Le silence s'est installé depuis que vous marchez mais ça ne

semble pas te déranger.

Quelque chose a remplacé les mots. Tu le sens, tu le sais, mais tu n'arrives pas à définir ce que c'est. La seule chose dont tu es sûr, c'est que ça a un rapport avec la lumière qui s'est allumée dans son regard suite à votre fou rire. Une lumière qui pétille et qui semble en parfaite harmonie avec son chapeau sur le côté, avec son esprit décalé.

– Alors ?

Une fois de plus il te ramène sur terre, au moment où tu avais la tête en l'air.

– Alors quoi ?

– Ton entretien décalé. Tu ne m'as pas répondu.

Tu souris. Il est têtu. Il ne te laissera pas tranquille tant qu'il ne saura pas. Alors tu obtempères et tu lui racontes.

– Attends, il a reporté de deux semaines votre entretien juste pour partir en vacances ? Mais ça ne se fait pas ! C'est irrespectueux.

Tu hausses les épaules face à son indignation. De toute manière ça ne changera rien et tu le sais.

Mais au fond de toi, tu ne peux t'empêcher de penser comme lui.

Il s'arrête et croise les bras sur son torse.

– Dis tu n'en as pas marre, toi ?

– Marre de quoi ?

– Marre... Je sais pas moi ! Marre de tout et de rien, marre d'enchaîner les petits boulots, marre de vivre sans vraiment faire ce qui nous plaît vraiment... Ce qu'on voulait nous, c'était faire du journalisme et regarde où on est aujourd'hui !

Tu ne réponds pas. La lumière a disparu dans son regard remplacée par une colère naissante.

– Et qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? C'est comme ça et puis c'est tout.

Tu t'attends à ce qu'il hurle, à ce qu'il te traite de dégonflé. Mais rien ne sort. Il se contente de te regarder comme s'il te suppliait de retirer ce que tu viens de lui dire, de faire en sorte que

les choses changent.

Un vélo passe. Tu te décales. Puis deux, puis trois... cinq, six... quatorze, quinze... et à chaque fois que tu te décales, tu t'éloignes un peu plus de lui. Il n'a pas bougé d'un pouce. Il semble totalement figé. Tu lui jettes un dernier regard et décides de partir.

– Attends !

Tu t'arrêtes et lui obéis. Oui, tu attends, tu attends la suite.

– Et si on laissait tout tomber ? Qu'on plaquait tout ? Qu'on... qu'on...

– Qu'on quoi ?

Il ne poursuit pas et réfléchit. Il semble peser le pour et le contre de ce qu'il va dire. Et ça te déstabilise. Lui qui est d'habitude si sûr de lui-même quand ses idées sont totalement décalées, et c'est souvent le cas, paraît là complètement perdu.

– Et si on partait ? Et si on partait voyager ? Faire le tour du monde ? On pourrait faire, je sais pas moi, des sortes de reportages sur chaque pays qu'on traverse. Qu'est-ce que t'en penses ?

Tu ne dis rien. Tout est trop confus dans ta tête. Tu ne sais pas trop. L'idée est totalement, complètement décalée mais elle te plaît. Et dans ton esprit, elle fait son chemin. Le vent souffle un peu plus fort, les oiseaux s'envolent et un sourire apparaît sur ton visage. Tu réfléchis à voix haute.

– Faire le tour du monde ? Ça voudrait dire que l'on vivra en fonction des décalages horaires ?

Tu n'en dis pas plus mais il a tout compris. Il sait que l'idée te plaît et que c'est désormais un projet que tu aimerais réaliser. La lumière pétillante réapparaît dans ses yeux. Un grand sourire se greffe sur son visage. Il te rejoint et vous vous mettez à courir en riant dans les rues de Toulouse sans vraiment savoir où aller, seulement en profitant de ce moment inespéré.

En décalage avec la réalité.

LE DÉCALAGE

Gabrielle Andriantsimbazovina

« Décale. »

Kama obéit à la voix du prince Olvan sans prononcer un mot. Il savait ce qu'il avait à faire. Le prince lui demandait la même chose depuis plusieurs heures maintenant. Alors il quitta sa place près de son seigneur, tête basse, et s'appuya de toutes ses forces sur la structure de bois dès qu'il l'eut trouvée. Elle crissa sur le sol en pierre de la terrasse de la demeure d'été du prince Olvan.

Ou plutôt, sa demeure de convalescence.

« Très bien, Kama, tu peux arrêter. » Malgré son jeune âge et son état de santé actuel, la voix du prince était empreinte d'une autorité que l'on n'avait pas du tout envie de contester. « Reviens ici, que tu puisses observer, toi aussi.

— Comme le voudra mon Prince. »

Kama, sans oser regarder ce qu'il venait de décaler pour le prince, rejoignit le côté de la chaise installée spécialement pour ce dernier sur la terrasse. Il ne devait pas regarder Olvan dans les yeux, mais ce qu'il pouvait voir de l'héritier du trône le déprimait. Le prince était devenu malingre, ses jambes ne le portaient plus, et malgré de nombreux soins et d'efforts pour les cacher, des cicatrices profondes recouvraient son corps. Pourquoi le serviteur ne pouvait-il observer les yeux de son prince ? Eux au moins devaient montrer toutes les émotions qui l'animaient, contrairement à son corps blessé !

Non. Au vu de ce que le prince voulait faire, ses yeux devaient montrer le pire. Kama soupira et joignit ses mains dans son dos une fois aux côtés d'Olvan.

« Parfait, Kama. » Son bras, d'un geste ample, désigna la structure de bois. « Ne trouves-tu pas cela parfait ?

— Si tel est votre avis, il est le mien, mon Prince.

— C'est ce que tu dis lorsque tu n'es pas d'accord. J'aime ton honnêteté. Si tu souhaites t'exprimer, eh bien, exprime-toi.

— Mon Prince... » Kama aimait Olvan comme son fils, et Olvan l'aimait comme un second père. Il sentait pourtant que cette fois, il fallait qu'il choisisse ses mots avec précaution. « Non, je n'approuve pas ce que vous faites. Mais votre père le Roi estime que cela peut vous aider à vous sentir mieux. Alors... »

Olvan partit dans un grand rire, qui terrifia Kama. Le prince se convulsait presque sur sa chaise. La couverture qu'il avait sur les genoux glissait. Était-ce lui ?

« Oh, oui, cela va m'aider, Kama ! Va me chercher ce que tu sais. Puis décale-le encore. Sur la droite. Ce n'est pas si parfait que ça, finalement.

— Oui, mon Prince. » Les mots avaient eu du mal à franchir les lèvres du serviteur.

Il recula, et partit à l'autre bout de la terrasse. Pendant qu'il cheminait, le prince Olvan continuait de parler. Et c'était très dur à écouter.

« Oui, cela va m'aider... Un peu trop tard, non ? Si ce soldat s'était décalé pour m'aider durant la bataille, j'aurais toujours mes jambes. »

Kama tourna la tête vers le dos du prince, sans rien dire. Le prince était bien droit sur sa chaise.

« Et si moi-même je m'étais décalé de quelques pas, je n'aurais pas affronté ce... géant. Et si ma naissance avait été décalée ne serait-ce que d'un an, Père ne m'aurait pas envoyé au combat. » Il fit claquer sa langue. « Dépêche-toi un peu, tu veux, Kama ? »

Le serviteur accéléra immédiatement le pas, ramassa l'arc d'ébène du prince, puis le carquois blanc rempli de flèches, posés contre une rambarde. Il fit demi-tour et déposa le tout contre la chaise princière. Les poings serrés, il retourna près de la structure de bois. Le prince continuait de parler.

« Maintenant, je ne peux plus me décaler, Kama. Mon corps est trop faible pour être celui d'un roi. Et Père ne peut pas me

décaler de la succession au trône. »

Olvan était fils unique. Kama grinça des dents alors qu'il poussait une nouvelle fois la structure de bois. Un bruit étrange se fit entendre.

Le prince ne s'arrêtait pas. « Mais je sais comment je m'y prendrai tout de même. Je ne peux plus me décaler. Les autres se décaleront. Ils se décaleront pour moi, Kama ! Ou... »

Kama suait. De par l'effort qu'il faisait depuis des heures et de par la peur qui l'envahissait. Le prince... ! Le prince... !

Olvan sourit à son serviteur. « ...Ou, comme tu le fais en ce moment, des gens aideront les autres à se décaler pour moi, Kama ! »

Le serviteur s'éloigna en tremblant de la structure de bois. Le bruit étrange était un gémissement. Il fut suivi de chaînes qui s'entrechoquaient. Le son résonna longtemps dans le crâne de Kama. Son visage se décomposait.

Il y eut un grand cri.

Kama ne put s'empêcher de se retourner. L'homme enchaîné, à moitié nu, couvert de sang séché, pleurait. Il implorait le prince de lui laisser la vie sauve.

Mais Olvan s'en fichait.

« L'arc, tonna-t-il une fois Kama près de lui. Une flèche. »

Le serviteur s'exécuta le plus rapidement qu'il le put.

« Voici, mon Prince. »

Olvan ricana et leva les yeux vers l'homme. « Si tous les décalages que j'ai énoncés précédemment n'avaient pas eu lieu, nous n'en serions pas là.

— Mon Prince... » Le Roi n'avait certainement pas prévu cela ! Cette transformation de son fils...

« Silence, Kama. » Le prince encocha la flèche et banda l'arc. « Toi, là-bas ! Nous t'avons décalé maintes et maintes fois pour que tu te retrouves dans ma ligne de tir ! Tu vas devenir la première personne qui goûtera à ma nouvelle façon de combattre et de me faire respecter ! Le Décalage ! »

Un autre cri. La tête du malheureux se baissa dans des

sanglots.

Kama frissonnait. « Prince Olvan ! Que se passe-t-il en vous ?

— J'aime quand tu parles comme cela, Kama. Laisse-moi te répondre : il se passe que je deviens celui qui se battra pour conserver son trône ! Mes ennemis se décaleront de mon chemin, ou ils mourront ! Je serai le Roi Estropié, et pourtant je les battrai tous ! Je serai le plus grand !

— Olvan... !

— Ah, mon cher Kama. Je t'effraie, je le sens bien. Et tu t'inquiètes pour moi. J'espère que tu resteras à mes côtés, cependant. Je tiens à toi. »

Le prince visa. Il s'adressa à l'homme enchaîné : « Si tu ne t'étais pas décalé pour laisser passer ton camarade sur le champ de bataille, tu ne serais pas là. Tout est une histoire de décalage. Je ne suis pas désolé. À cause de la même chose, je n'ai plus de jambes, et le reste de mon corps est meurtri. Mais nous n'avons pas choisi de nous retrouver ainsi. » Il tourna un peu la tête. « Je te fais une fleur. Moi, des gens me détesteront, mon corps me trahira à plusieurs reprises, des gens m'attaqueront. Mais ils verront ! » Une pause. « Contrairement à moi, tu ne souffriras pas. »

La flèche partit. Kama ferma les yeux, un goût âcre dans la bouche. Il versa une larme pour l'homme et l'avenir du Royaume. Et une autre pour le jeune Olvan.

UN ENFANT AUTREMENT !

Lydie Anglade

Willy ne peut pas courir vite car ses petites jambes ne sont pas assez fortes pour le porter.

Willy ne supporte pas le bruit, aussi, glisse-t-il ses mains à ses oreilles pour entendre le silence, son silence.

Willy articule des mots, émis par l'adulte. Des mots entendus, mémorisés, qu'il répète en écholalie.

Willy agite sa tête, et clame effrayé « je ne peux pas ! je ne peux pas ! » quand quelqu'un tente de s'adresser à lui, et qu'il ne sait pas y apposer du sens.

Que se passe-t-il à cet instant pour lui ? Cela demeure une énigme.

Les autres enfants le regardent curieusement.

« Il est comme nous et pourtant il est étrange », disent certains.

« Il est ailleurs, il gravite dans une sphère en décalé », disent les autres.

Willy ne participe pas aux jeux de ses petits copains, seul il manipule inlassablement un livre entre ses deux mains. Son regard fixe flotte dans le vide dans une sorte de va-et-vient, du livre aux enfants et inversement, tel le balancement sans fin de la pendule.

Heureusement, la fée Divine veille et prodigue ses vertus !

Elle connaît bien le petit garçon, elle l'a regardé grandir, elle sait qu'il est emmuré dans un univers aux formes et aux couleurs inaccessibles. Depuis sa naissance, Willy est en décalage avec ce que l'on peut attendre de lui. Ce n'est pas qu'il ne veut pas, mais il ne peut pas.

Seule la fée Divine connaît les secrets pour le faire émerger de sa bulle, qui tournoie en décalé.

Une bulle cristalline, translucide, qui le fait ressembler à un

petit elfe si léger qu'il donne toujours l'impression de voler.

Et pourtant, Willy ressemble physiquement à tous les petits garçons de son âge !

Il a deux grands yeux aux reflets bleutés, un nez pour respirer, une bouche pour dire « je t'aime », et deux oreilles pour entendre.

La fée Divine vient s'asseoir à ses côtés. Willy ne paraît aucunement surpris.

« Écoute », lui murmure-t-elle à l'oreille, en pinçant les cordes d'une harpe.

Des notes aussi douces les unes que les autres s'élèvent, tandis qu'un merveilleux sourire éclaire son visage. Elles ont réussi à se frayer un passage dans son être. Will manifeste des petits tressaillements de joie. À son tour, la fée Divine lui rend son sourire.

« Approche », lui dit-elle tendrement. Willy est rassuré. Elle lui pose les doigts sur l'instrument, à côté des siens.

Ses petits doigts ont du mal à pincer les cordes, mais avec l'aide de la fée, une mélodie enjouée emplît l'espace de leur rencontre. Dès cet instant, Willy ne sera plus tout à fait le même ! La fée a réussi à l'extraire de son îlot de solitude et à le convier pour un instant à partager ce moment.

Plongé dans un océan inexploré et mystérieux, Willy mène une vie en décalage, et pourtant, il a deux yeux pour voir notre monde, un nez pour respirer, deux oreilles pour entendre, une bouche pour dire « j'aime, je t'aime ».

Et comme tous les enfants du monde, il aspire à un tourbillon de bonheur et d'amour.

DÉCALAGE

Geneviève Anne

Chaque personnage est un roman à lui tout seul !

La mère, qui se tricote une névrose depuis l'âge de sept ans... Il ne s'agit même plus de tricot mais de dentelle, tant elle brode son mal être !

Le père, qui est aussi déglingué que ses maisons successives, et qui veut « retaper » sa vie comme sa cabane, c'est à dire si maladroitement qu'il casse tout autour de lui.

Le fils, junkie et alcoolique mais qui peut être aussi dur que tendre dans ses égarements.

La fille, qui patauge dans l'urgence ! Urgence de sauver ses parents, son couple, ses animaux, ses lieux de vie, et, suprême raffinement de l'auteur, l'urgence de la préparation de son mariage !...d'ailleurs, il n'y a qu'elle qui se préoccupe de cette noce ! Le fiancé ne pensant qu'à s'envoyer en l'air, au propre comme au figuré... sa Cie d'hydravions lui procurant un alibi béton !

Viennent ensuite les deux « touristes »... improbables et saugrenus ! Mais avec lui elle a eu un mal de mer fictif en apprenant à pêcher le saumon et à le mettre en boîte !... avec elle, il y a la découverte des paysages grandioses de l'Alaska dans toute sa rudesse et sa splendeur.

Terre d'eau et de feu où tous les extrêmes sont possibles !

Pour la vie végétale, animale ou humaine, pas question là-bas de vivre mais de « sur-vivre », en perpétuelle inadéquation !

Elle vient d'écrire le mot « FIN » de son roman... Le titre est une évidence : elle doit le nommer « DÉCALAGE »...

DÉCALAGES

Jacques Arnault

C'est ainsi. Notre vie est faite de hauts et de bas pouvant se dérouler jusqu'aux limites extrêmes de l'impossible ou du supportable à l'image de ces informations reçues de la météo qui vont vous mettre du baume au cœur ou vous installer dans la déprime.

Nous sommes toujours à l'affût de nouveautés, jamais tout à fait à l'heure pour satisfaire nos désirs déments du toujours plus, le plus souvent déçus par les moins récurrents qui ne s'en laissent pas compter. Menés en bateau par nos gouvernants, nous ne distinguons plus rien dans les allers et retours de leurs décisions qui nous pompent l'air en même temps que nos économies.

Dans quel pays, vivons-nous ? Devenus incapables de faire face à ces changements de vie qui nous sont imposés sous l'emprise de mensonges éhontés présentés comme un progrès ou plus subtilement des avancées. Nous sommes conviés, plutôt mandés à tourner le dos aux vérités ancestrales sous les menaces aux limites du supportable.

Mais alors, dites-moi, Monsieur, que serions-nous donc devenus aujourd'hui ?

Des décalés, tout simplement, en quelque sorte des nouveaux zombies à encadrer.

Que peut-on donc en espérer ?

Le retour du bâton. Et dans cette attente, vous pourriez chanter sur un air connu, peut-être un peu oublié. Chanter, c'est prier deux fois.

C'était pas la peine, c'était pas la peine (bis)
C'était pas la peine assurément,
de changer de gouvernement.

LE BOUQUET

Monique Arragon

Quand il apporta le bouquet, elle alla chercher le grand vase ; celui qui ne servait qu'aux grandes occasions. Des arums immensément blancs, avec des feuilles en grandes palmes. Un point jaune au cœur. Il faudrait changer l'eau chaque jour pour prolonger leur temps de vie et soigner leur beauté. Elle avait repéré un fossé et lors d'une marche rapide, cueilli les marguerites de l'été. Le pétale blanc pour le « je t'aime » et jusqu'à la folie.

Un point jaune au cœur.

Quelques jours plus tard arriva l'amie, la sœur. Son visage disparaissait derrière d'énormes pivoines odorantes. Elle les piqua dans le grand vase, découvrant son sourire complice.

Un peintre le peindrait.

Un amant l'offrirait.

C'était un bouquet « sacrement ».

« Un sacrement, nous savons ce que c'est : c'est un signe sensible qui oriente le regard vers une réalité spirituelle mais invisible. Prenons un exemple : vous offrez un bouquet de fleurs à quelqu'un que vous aimez. Même après votre départ, ce bouquet restera signe d'affection – par-delà votre absence – ce bouquet devient alors le signe sensible de votre présence qui, elle, est invisible. Il est sacrement. » (Homélie du 29 mai.)

Juste avant, juste avant que sa transformation annoncée par une minuscule tache marron sur un pétale immaculé n'entraînât sa dégradation.

Les premières étoiles tombèrent doucement en un amas soyeux sur le guéridon blanc. Les pivoines entamaient la ronde de l'exil ; le « je t'aime » à la Terre, mais pour y revenir.

Ou les faire sécher dans le gros dictionnaire.

Ou les jeter au ciel en confettis sacrés.

L'arum baissa la tête, sa tige se courba, sa corolle figée se vida de sa sève, comme un intestin délicat.

La tache indélébile, péché des origines, se remit en chemin.

Au jardin, il y avait un coin de bonne terre enrichi par les feuilles en décomposition et les humeurs fétides d'adultères passions. Un lieu où jouissaient fourmis et vers de terre, moucherons et chenilles, limaces et papillons.

Le bouquet finit là en substrat solitaire, en compost incertain.

Un avenir sommaire forgerait son destin.

Sa beauté deviendrait le liquide divin qui alimenterait à son tour, sous l'ombrage, le décalage humain.

DÉCALAGE DE VUE : L'ORGANISTE ET LE POTIRON

Naej Aspademe

Un vieil organiste et un beau potiron
Virent le jour sur la même terre
L'un était pointu, l'autre était bien rond
Et n'avaient de commun que des côtes visibles
Le potiron parce qu'il avait grossi
L'organiste parce qu'il avait maigri.
Ils n'étaient donc pas destinés
À se trouver sur la même portée
Ne faisant pas ma foi tous deux le même poids
Trois-quarts de siècles donc les séparaient
De leur naissance au beau pays d'Aspet
Néanmoins à y regarder de plus près
La Fontaine en eût tiré une piquante fable
Que notre musicien n'eût point trouvée aimable
Le fameux fabuliste parlant à l'organiste
Lui aurait bien tenu le langage suivant :
Vous connaissez Monsieur des croches et des rondes
Préludes et chorals à fatiguer le monde
Vous forcez vos soufflets, vous tirez sur les jeux
Tandis que dans la nef les gens s'en vont, se signent
Négligeant ce tapage à leurs oreilles indigne
Souffrez que je vous dise qu'en bas dans le Vallon
Sans murmure et sans bruit est né un potiron
Dont la taille et le poids à nuls autres pareils
Font les frais d'une presse bien toujours en éveil
Méritant cet honneur en votre compagnie
Sans pour cela écrire la moindre symphonie.
J'ai vu la grosse courge et m'en suis approché
Immobile, elle est là, sous la feuille cachée

Tranquille au bord de l'eau sans idée agressive
Rêvant sur notre monde par sa lourdeur passive
Elle m'apparut heureuse et sans trop d'inquiétude
Plus détendue que vous dans vos tristes préludes
Descendez d'un étage, prenez-la dans vos bras
Allez vers Fontagnères et dites-lui tout bas
Aurais-tu le secret de la belle existence ?
Oui, répondra-t-elle en un frémissement
Le Ger qui coule là suffit à ma prestance
Tu t'agites là-haut en un bruyant concert
Et tu connais trop peu ce que chante le Ger.
Écoute pourtant le Ger car sa voix souveraine
Emporte tous les jours et nos joies et nos peines
Rejoindre dans la mer, depuis longtemps, noyées
Celles du Vieux Pays, celles de nos aimés
Écoute chanter le Ger, mets-le dans tes prières
Je ne suis qu'une courge mais mon gros embonpoint
T'inspirera mon cher le plus beau contrepoint
Je lui en fis la promesse et fus bien inspiré
De recevoir leçon d'une cucurbitacée.

*À propos de deux articles : « Un organiste » et « Un potiron de 37 kg »,
sur la même page du journal local.*

ATELIER AFIDEL
Elena Mortagne - Russie

Je me sens décalée en France, parce que toutes les personnes qui se rencontrent se font la bise. Je ne comprends pas quand il faut faire un bisou, et quand il faut juste serrer la main de la personne, parce qu'en Russie, habituellement on serre uniquement la main des hommes, et on embrasse seulement les amis proches et les parents.

Ce qui est très surprenant pour moi aussi, c'est que les gens ici ne travaillent plus après dix-huit heures, ce qui est très tôt ! Tous les magasins, les services et les salons de coiffure ferment à cette heure-là et ils ne sont pas ouverts le dimanche.

C'est pareil avec les stations de lavage des voitures. Je ne peux pas laver ma voiture après vingt heures. En Russie, c'est possible de laver sa voiture vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

16 juin 2014

Elena Rouède - Russie

Quand je suis arrivée en France, j'avais un bon niveau en phonétique française, mais une fois, en parlant avec ma copine, je me suis sentie un peu décalée. Peut-être qu'on n'avait pas suffisamment travaillé à l'institut les sons « o » ouvert et « o » fermé. C'est pourquoi je prononçais par exemple le mot « école » avec un « o » fermé. Le plus difficile pour moi, c'était le mot « coquelicot ».

Tout de suite, mon amie a corrigé mon erreur, et ensuite elle a attiré mon attention sur les mots contenant des « o » ouverts. Par exemple, elle me disait des phrases comme : « J'ai acheté ces bottes au supermarché et je les ai mises dans une poche en plastique ».

Pour moi, ici en France c'était un peu difficile et même fatigant au début, de regarder la télévision française, surtout les informations. Je ne comprenais pas non plus en détail le sujet des films. C'était un peu plus facile avec les films policiers...

Un jour nous sommes allés au théâtre et j'ai tout compris. Donc j'ai continué à aller au théâtre pour voir des pièces classiques ou plus récentes.

J'ai toujours un carnet dans mon sac pour noter les mots nouveaux. Quand je vais chez nos amis, j'écris toujours ceux que je ne connais pas, comme ça, je comble mes lacunes et j'apprends pas mal de nouveaux mots et d'expressions de la langue française.

16 juin 2014

Ghislain Espes - Maroc

Cela fait pas mal de temps que je suis en France, je parle assez bien le français et de temps en temps, j'accompagne mon mari à son travail. Il vend des voitures et je l'aide parfois pour les tâches administratives ou pour les papiers.

Un jour, il n'y avait pas suffisamment de vendeurs lors d'un week-end « portes ouvertes » et il m'a proposé d'accueillir les clients et de m'occuper d'eux.

À ce moment-là, je me suis sentie décalée, parce que je ne pouvais pas bien m'exprimer, ni bien expliquer ou présenter le produit, et ça m'a fait mal, car si je maîtrisais mieux le français, je pourrais être utile à la société française.

C'est pour ça que je prends des cours de français, et aussi d'anglais.

16 juin 2014

Kuljit Singh - Inde

J'ai un ami qui s'appelle Mujabi ; il est décalé parce qu'il ne parle pas bien le français. Il travaille au Kebab, il n'a pas de papiers ni de contrat de travail. Ses parents et son pays lui manquent beaucoup.

Je le comprends bien car j'ai travaillé là-bas moi aussi. J'ai quitté mon travail parce que le patron ne m'a pas fait signer de contrat, et j'ai travaillé 70 heures par semaine pendant un mois. Mon patron ne m'a pas bien payé, ça ne m'a pas plu, et je suis parti.

16 juin 2014

Mark Gostlin - États-Unis

Un jour en 2009, j'étais à table avec mes collègues qui étaient, pour la plupart, des Français.

J'ai remarqué que les autres personnes qui étaient autour de la table attendaient quelque chose avant de commencer à manger. Ils attendaient que quelqu'un dise : « Bon appétit ! »

Chez nous, aux États-Unis, on fait à peu près la même chose, sauf que, chez les chrétiens évangéliques, au lieu de dire « bon appétit ! » ou l'équivalent, l'hôte propose de rendre grâce à Dieu par la prière, et une fois que la prière est terminée, on peut manger librement.

En France, les chrétiens évangéliques ont l'habitude de faire les deux, c'est-à-dire qu'ils rendent grâce à Dieu et ensuite, quand tout le monde est servi, quelqu'un dit : « bon appétit ! » pour signaler que le moment est venu de manger. Ce qui m'a donné le

sentiment d'être décalé, c'est que j'ai sans doute fait plusieurs fois ce genre d'erreurs – c'est-à-dire commencer à manger sans attendre le signal – avant de vivre cette situation qui m'a éclairé sur les usages en France.

16 juin 2014

Minxi Bobant - Chine

Quand j'étais petite, je vivais dans une ville au bord de la mer. Cette ville avait une température différente des autres villes : il faisait plus chaud et le soleil était plus fort. Du coup, j'avais la peau marron foncé. Mes yeux étaient grands et noirs. J'avais le type vietnamien, car mes parents sont nés au Vietnam.

Un jour, à cause du travail de mes parents, nous avons déménagé dans une autre ville. Il y avait beaucoup de montagnes, la température était plus fraîche, et les gens avaient la peau plus claire et plus blanche que moi.

Le premier jour où je suis allée à l'école, dans ma classe, tous les élèves m'ont regardée... Quelques jours après, une fille m'a demandé : « Tu viens d'où ? » J'ai trouvé cette question bizarre. Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait demandé ça, et elle m'a répondu : « Parce que tu ressembles à une Vietnamiennne, et en plus tu parles avec un accent. »

Plus tard, quand je me suis mise à travailler, quelquefois on m'a demandé : « Tu viens de quel pays ? Tu ressembles à une poupée... » C'était rigolo !

Maintenant en France, quand je vais chez mes beaux-parents, chaque fois, ils parlent avec leur fille et leur petite-fille ; moi je suis à côté, et je sens que je ne fais pas partie de leur famille...

Un jour, on a fêté Noël tous ensemble ; j'avais apporté du vernis pour faire les ongles à tout le monde, il y avait des dessins de fleurs, ça faisait joli. J'ai proposé à ma belle-sœur et à ma belle-mère de leur faire les ongles si elles voulaient. Elles ont dit « Non merci » ; seule, ma nièce a accepté.

Quelques minutes après, ma belle-sœur et ma belle-mère se sont fait les ongles dans leur coin, et je leur ai demandé : « Comment vous faites ça ? » Je leur ai posé plusieurs fois la question, mais personne ne m'a répondu. Je me suis sentie mal à l'aise. Depuis, je me sens toujours décalée avec ma belle-famille...

16 juin 2014

Zahra Mourabiti - Maroc

Un jour je marchais sur le trottoir, je portais une élégante djellaba marocaine. J'ai alors entendu une vieille dame me dire :
« Oh ! Vous êtes en France, pas en Afrique ! » et je me suis sentie mal dans mon cœur...

Je l'ai laissé parler toute seule et j'ai continué à marcher.

Je pense qu'elle n'est jamais allée au Maroc, car les gens là-bas sont accueillants.

Mon problème, c'est que je ne parle pas bien le français, mais même si je le parlais bien, je ne répondrais pas méchamment...

16 juin 2014

DES CALES ÂGÉES
Anouchka Barbet

Je porte en moi l'innocence unifiée, quand soudain tac... je dérape... petite humaine mystique, écervelée comme une proie en fuite... sur ma route qui... pffffffuite, épiphyte.

Partout autour de nous, réelles, des myriades de milliards de millions de vies subtiles, insufflent dans vos cœurs LA compassion immobile ; fragments de bulles d'acétone, molécules d'Imodium, prêtes à t'accueillir ! Génomes – innés... gènes en devenir.

Et cette prière, chant universel qui sonne : que tous les êtres de tous les mondes puissent trouver en eux la paix qui inonde.

Puisez en vous cette insatiable énergie qui propulse et pulse les crocus, déliant vos corps mous... cumuls... oh nimbus !

Recherche en soie c'est précisément là que la source divine agit et vit en toi !!!

Observe tes peurs, ce ne sont pas les tiennes ; observe tes pensées, jamais elles ne seront chrétiennes.

Église en glaise,
Stupas stupéfait,

La miso maso AMEN le fantôme de Schubert et de la lune...
INTERLUDE.

Hé toi l'endive qui part à la dérive aux îles Maldives, je te ravive dans cette sorte d'apostrophe : l'endive, l'alchimie du l'égume, l'alpaga dans l'algue, l'éliasion d'une voyelle.

Je sais, quelque part en moi des monstres d'existences enfouis, là, dans mes ronces sanguines d'où jaillissent ce charlot chaos, une horde de secrets retenus en huis clos ! Je m'expleen ?

Libérez-moi de cet esprit aux voûtes invincibles, tordues et fébriles !

Esprit qui s'acharne à être, à ne plus hêtre, à s'acharner, à projeter dans un corps cannelle.

Est-ce sans ciel que le monde tourne tourne tourne et se morfond, caché sous la lune ? Chuuuuuuuuuuut !!! Une partie d'elle apparaît :

gouffre animal,
saveur végétale,

animosité bestiale claquent dans les doigts et me susurrent des mots, des maux, d'émaux, démo...

De sagesse, qu'il s'agisse d'acceptation, de lucidité ou de folie, exhorte, exulte, exorcise la poésie de ta vie juste endormie.

Dans les fils invisibles du merveilleux, en une éternité, barrière du temps et de l'oubli, agit la foi soyeuse. Ensemble nous déjouerons leurs lois poreuses.

Lentement ma danse se compose et doucement l'étoile se métamorphose, en une craquelure sur ce fil d'azur... divine interrogation !

Au fond de tout ça, nous sommes tous intimement et étroitement liés.

Fragments de nacre, quart d'heure de sacre quand le nacré de la vie interroge, intrigue, interpelle : plantes, mollusques, arthropodes, poissons, reptiles, mammifères...

La demoiselle proprement étendue sur un banc de velours, vous savez ce qui reste d'elle ? De cette fille à l'âme aiguisée, dans toute l'exiguïté de son être, affûte son esprit, ré-invente sa vie, prend racine et emprunte le sentier aux huit embranchements.

Il s'ébruite des morceaux de mon corps.

Parfums de miel,

étoiles en sphères,
entraves glacées,
hypnoses fatales entremêlées dans ses entrailles !

Je me façonne en un état de conscience intense et de jouissance immense.

L'art mûr, l'armure, lard mûr, se murmure entre quatre murs et l'héroïne de mon histoire traverse la glace sucrée ensevelie dans les spasmes ravins de sa folie.

Confinée dans les confins de ma vie, je dis M.E.R.C.I, à la littérature, à la jeunesse, à l'écrit et à tous les décalés de la création !

DÉCALAGE

Josette Barbier

Il lui suffisait de sortir pour retrouver le bruit de la vie, les bruits de la ville.

Elle aimait se plonger dans ce bain de sons, ça la reconfortait, après ses longues journées solitaires et silencieuses.

Au départ, elle suivait généralement le même trajet, à travers les petites rues sombres, d'abord, puis les avenues bruyantes, animées, brillamment éclairées.

Par contre, rien n'était décidé d'avance, une fois arrivée au carrefour.

Soit elle prenait à droite, vers la rue du Capitole, soit elle s'en retournait vers la maison, le long de la voie ferrée, ou bien elle partait au hasard, croisant de petites rues non encore explorées.

Elle se disait que, grâce à ce subterfuge, ce serait certainement plus drôle et plus dépaysant.

Il n'y avait pas d'inconvénient, cependant, à revenir sur ses pas, lorsqu'elle ne se sentait plus inspirée par ses découvertes.

« Et alors », me direz-vous, « quel était le véritable intérêt d'aller ainsi au hasard, dans une ville qu'elle connaissait, malgré tout ? »

Juste le plaisir de jouer à se perdre, et cela représentait beaucoup pour elle.

Le problème majeur résidait dans la nécessité de trouver à chaque fois un nouveau parcours.

Elle y croyait et marchait ainsi pendant de longues heures.

La chaleur était parfois oppressante dans les petites rues obscures. Même les chats y semblaient égarés.

Pourquoi fallait-il toujours faire semblant d'avoir un but, plutôt que de se laisser guider par le hasard ?

Elle croisait quelquefois un ou deux policiers en faction, qui s'étonnaient de sa présence en ces lieux et à cette heure.

« Allons, allons, ce n'est tout de même pas raisonnable de votre part », lui disaient-ils.

Elle les rassurait, leur disant qu'elle rentrait chez elle, à deux pas de là et avait toutes les peines du monde à les dissuader de la raccompagner !

Comment leur expliquer la magie qu'exerçaient sur elle les rues de la ville, la nuit ?

Au final, il valait mieux se taire...

ET J'AI TOUCHÉ LA MORT, RIEN QU'EN TE REGARDANT
Camille Barthélemy

Ton corps lourd, ta démarche cloporte,
La verdeur de ta peau, la noirceur du décor,
Tout semble contre toi, tu as fermé tes portes,
Tu gardes ta douleur, misérable trésor

Et, seule devant toi, désespérant spectacle,
Je cherche vainement à supprimer l'obstacle
Qui fait que je suis moi et que toi, tu es fou
Ou bien que tu es toi et que nous sommes fous...

Mais, seule devant toi, blouse blanche imposante,
Je sens soudain mon corps devenir tout petit :
Deux yeux d'un vert soleil transpercent mon esprit,
Deux âmes, deux vies, deux perles insolentes

Au coeur desquelles je vois l'infinie cruauté,
Le désespoir fait homme, les blessures mortelles sans cesse remuées,
Le doute, la panique, le vide, les prières
Et le désir de mort de ce corps torturé

Un sourire...

Et au cœur de ce cœur, le poète s'éveille !
Tes sentiments, tes mots coulent du merveilleux...
Tu transformes, magique ta douleur en soleil,
Tu pousses les nuages et deviens lumineux

Humain !

Et j'ai aimé la vie, rien qu'en te regardant !

*Juillet 2014
(Aux patients des services de psychiatrie des hôpitaux de Lannemezan)*

DE DÉCALAGE EN DÉCALAGE

Lily Bilbao-Perotto

Ce dix-sept avril 1929, les vagissements d'un bébé ont retenti dans la ferme. Simone venait de naître à sa vie terrestre. Elle était le troisième enfant de Rose et Martial, leur première fille. Deux garçons égayaient déjà la maisonnée.

La vie n'était pas facile dans cette ferme accrochée à flanc de colline, ce qui rendait la maison bancale. Le chemin de terre qui conduisait au hameau, trois kilomètres plus loin, passait sur le haut de la maison dont l'entrée se situait en contrebas, abritée en cela du vent et du froid. On accédait à l'habitation par un escalier de dalles calcaires extraites des champs environnants. Les murs de la pièce à vivre étaient noircis par la fumée de la cheminée et de la cuisinière à bois. Les petites ouvertures percées dans les murs de lauze ne laissaient passer que peu de lumière. En dessous, la bergerie abritait un maigre troupeau de moutons et quelques chèvres bien utiles pour fournir le lait et les fromages. C'était la ferme familiale et Martial se souvenait du temps où, avec ses frères, il se rendait à l'école du hameau à pied, en emportant avec eux leurs biasses pour le repas du midi.

Simone n'apprendrait pas à lire dans cette école, le destin en avait décidé autrement. Elle n'avait pas trois mois quand Rose, sa maman, décéda des fièvres puerpérales à moins que ce ne fût des fièvres de Malte propagées par les brebis. On ne l'a jamais su.

Le père avait fort à faire avec ses deux fils et comment s'occuper d'un nourrisson ? Il fut décidé de confier Simone à une nourrice. Ce fut le premier décalage qu'elle subit.

L'enfant dépérissait et l'une de ses tantes, Marie, s'aperçut

très vite que le lait fourni pour nourrir Simone servait à nourrir le fils de la nourrice. Simone n'avait que des biberons d'eau à téter. Marie était la sœur jumelle de Rose et elle avait épousé Félix, le frère de Martial. Ils n'avaient qu'un fils alors, tout naturellement, ils ont recueilli et élevé leur nièce.

Un certain équilibre fut rétabli. Mais Simone se sentait rejetée par son père biologique. Il ne s'intéressait pas du tout à elle, ne participait pas aux frais de son éducation. Elle voyait très peu ses frères bien que le village dans lequel elle vivait ne soit distant que d'une dizaine de kilomètres de sa ferme natale, mais les parcourir sur la charrette tirée par le cheval était tout une expédition. Chez son oncle et sa tante qui sont devenus papa et maman, elle avait une vie équilibrée mais elle pensait que sa mère lui préférerait son propre fils, ce frère qui n'en perdait pas une pour lui rappeler qu'elle n'était pas « sa vraie sœur ».

Là encore, elle se sentait en décalage par rapport à ses deux familles.

À l'école, elle fut contrainte d'abandonner sa langue maternelle, le provençal. Pendant la guerre de 1914-1918, il fut très difficile de transmettre des ordres et de se faire comprendre à cause des différents dialectes parlés par les soldats venus de tous les coins de France. Afin de créer une unité nationale, il fut interdit de parler les langues régionales à l'école. Ce fut déstabilisant pour les enfants de l'entre-deux-guerres. Fort heureusement, à la maison, on continuait à parler le patois, comme ils disaient.

Simone avait vingt ans quand elle épousa Alexandre, fils d'immigré italien.

Quel manque de savoir-vivre ! Épouser un Italien juste après la guerre. Ces ennemis à la solde de Mussolini qui avaient rejoint Hitler !... Et même si Alexandre avait donné trois ans de sa vie pour défendre la France, même si son père avait fui l'Italie en 1919 pour échapper à Mussolini, il n'en demeurait pas moins un fils d'immigré qui venait manger le pain des Français...

Et voilà, Simone était encore en décalage par rapport aux gens du village et à une partie de ses oncles et tantes...

Quatre enfants sont venus remplir la famille et la vie s'est déroulée avec ses hauts et ses bas, avec ses joies et ses peines... La vie tout simplement... Elle est devenue grand-mère, puis arrière-grand-mère...

Un soir maudit de juin 1984, un de ses fils a choisi de mettre fin à ses jours. L'année suivante, Félix a été emporté par l'usure de la vieillesse. En 1991, Alexandre allait avoir soixante-sept ans quand il est parti lui aussi, usé par une rude vie de labeur et de chagrins. Trois ans après, Marie s'est éteinte.

Tour à tour, ses frères, ses belles-sœurs, ses beaux-frères s'en sont allés vers ce pays d'où on ne revient pas.

Et Simone est la survivante, la seule, décalage encore...

Aujourd'hui, elle vit avec son plus jeune fils qui n'a jamais quitté le nid.

Parfois elle oublie que sa fille est mère maintenant et même grand-mère.

« Mais on me l'a jamais dit que je suis arrière-grand-mère !... »

Elle demande des nouvelles de ceux qui ne sont plus de ce monde, pourquoi elle ne voit plus sa mère, qui est le père de son fils...

Aussitôt dites, aussitôt les paroles se sont envolées, aussitôt entendues, aussitôt oubliées.

Alzheimer fait son travail de sape, en fait une enfant dont les enfants deviennent les parents...

Ultime décalage.

Juin 2014

ESPRIT DANS LE VENT

Régine Blancard

Spectacle décalé,
c'est dans l'air du temps.
Artiste décalé,
c'est avoir du talent !
Un humour décalé,
c'est l'esprit dans le vent.
Le Coupé-décalé,
l'Afrique danse sur les temps...
décalés et coupez !

L'âge vieux de mes vingt ans
ignorait le décalé,
tout était dans le rang,
aligné et calé.
L'âge neuf du temps présent
se plaît comme décalé,
déplacé, déphasé, désynchronisé,
inversé, retardé, reculé.

À la recherche du temps perdu ?
À la recherche de l'âge perdu ?
À la recherche d'inattendu ?
À la poursuite de tous les âges
qui se complaisent en décalage ?

Ah, éternelle adolescence
dans ses besoins d'appartenance,
contre un modèle en résistance !
Spectacle décalé
de notre société.
C'est dans l'air du temps,
c'est l'esprit dans le vent.

Août 2014

DES CAS LAIDS DE DÉCALÉS BUVANT DES DÉCAS-LAIT AU MÉPRIS DES LOIS DE L'ORTHODOXIE NUTRITIONNELLE

Marie-Claude Borin Ahouandogbo

Journal de bord du docteur Krakentorp, chef clinique de l'établissement « Au bon goût », spécialiste des déviances sensorielles, nutritionnelles et autres hérésies gustatives.

Lundi 22 novembre 2022

Reçu mademoiselle R., en consultation. Celle-ci a été accueillie il y a 6 mois dans notre établissement, après dénonciation anonyme mais bénéfique et citoyenne d'une glorieuse inconnue. Le PV faisait état de consommation de substances illégales, sans toutefois en préciser le nom : crème fraîche entière, chocolat à 70 % de cacao, tartine de pain et pâté ? Mademoiselle R. n'a rien avoué. Les analyses sanguines et d'urine étant interdites sans l'accord de la famille et des avocats, on n'a pu déterminer l'ampleur des dégâts. Toutefois son comportement euphorique et les courbes un peu trop accentuées de sa silhouette corroboraient fortement les soupçons d'activités nutritionnelles délictueuses voire criminelles.

Elle a été internée au secteur 66 où elle a été soumise au traitement « 20 » de choc (pour 20 semaines : 5 kg en moins ; 20 minutes maximum de musique à 20 décibels ; 20 pas de danse autorisés ; 20 rires maximum de 20 secondes ; pas plus de 20 millimètres d'étirement des lèvres pour diminuer le danger d'apparition de rides).

Après quelques mois, son comportement s'était nettement amélioré. Plus de regard rêveur, de rire intempestif, ou de chansonnette fredonnée en dehors des heures préconisées. Tout semblait donc revenir à la normale. Test de longilignité encourageant : écart de 10 par rapport à la planche à pain étalon.

Cependant, hier, au cours de nos entretiens, j'ai cru relever

un léger sourire décalé et une étincelle suspecte dans son regard. Les tests de réactivité verbale ont laissé filtrer deux mots interdits sur les cent attendus. « rêve », « danger ». (Je ne les note ici qu'à des fins de rigueur scientifique et non dans le but illégal de violer la Loi Anastasienne sur les bons usages de l'idiome dominant, unique et révééré, support d'une pensée dominante, unique et révéérée, prohibant tout décalage d'avec le vocabulaire officiel.)

Mercredi 24 novembre 2022

Le détecteur de glucides a clignoté 10 fois lors de mon parcours du secteur 66. Le sniffeur électrolytique d'hormones de plaisir a sensiblement oscillé à plusieurs reprises.

J'active les capteurs hypersensoriels, pour détecter des ondes parasites de plaisir éventuelles.

Je mets en place un planning de consultations plus resserré pour tous les résidents de cette zone.

Tout écart à la norme, tout décalage, doit être jugulé avant dérapage grave.

Jeudi 26 novembre 2022

Incident majeur. T. a été surpris en train de rire hors des heures autorisées en compagnie de mademoiselle R.

Tous les éléments notés ces derniers jours doivent nous amener à mettre ce secteur en zone rouge et déclencher une enquête serrée. Suivant les résultats, j'envisage d'alerter ma hiérarchie et de demander une mise sous bracelet systématique de tous les résidents.

Samedi 27 novembre

Ce matin, visite surprise dans le réfectoire de la zone 66. J'ai relevé des traces suspectes blanchâtres sur la table. J'ai fait un prélèvement pour l'envoyer au laboratoire.

Alors que je relevais la tête de ma tâche, j'ai vu C. résident chez nous depuis trois mois et résistant à tout traitement envisagé jusqu'à aujourd'hui. Celui-ci sirotait (je pèse mes mots) son café et a levé sa tasse d'un geste que je qualifierais de moqueur tout en

me regardant fixement. J'ai bien remarqué une étincelle narquoise dans ses yeux verts, à moitié cachés par des cheveux noirs à la longueur bien trop importante pour être réglementaire et hygiéniquement recommandable.

Ce comportement est en décalage total avec les règles de la bienséance. Son état serait-il en train de s'aggraver ? Et pourquoi ne lui a-t-on pas coupé les cheveux ?

Lundi 21 décembre

C'est catastrophique. J'ai fait refaire des batteries de test à tous les résidents de la zone 66. Le test de planche à pain est formel : ils affichent tous des courbes suspectes, en décalage total d'avec les normes hygiéniques prônées par l'orthodoxie alimentaire.

Le plus horrible est qu'ils paraissent tous plus joyeux et en meilleure santé que... moi-même, qui suis scrupuleusement toutes les règles bien calées en matière de consommation d'air, de protéines, de glucides, de musique, de vitamines, d'alcool (très peu, et avec des prises toujours espacées de 6 heures, 6 minutes et 32 secondes au minimum), d'eau, de vitamines, de chocolat (synthétique bien sûr, le cacao naturel est prohibé), d'euphorisant, de pilules à dormir, de pilules pour rester vigilant, de tendresse, de coïts, de rire, de sourires, de larmes, de rêves... (zut, un mot interdit !).

Mardi (ou mercredi, je ne sais pas)

Résultat du laboratoire. Les taches sont bien des taches de lait. Prendraient-ils dès le matin des boissons lactées ou pire des décas-lait (il y a longtemps que le café « entier » est introuvable !). Hérésie maximale sur l'échelle de la non-licéité alimentaire. Un café au lait au petit déjeuner. Tous les pontes de la nutrition auraient une crise cardiaque en l'apprenant ! Et s'ils ont pu introduire un mélange aussi sévèrement prohibé jusque dans les couloirs de notre clinique, quelles autres substances ont-ils aussi bien pu faire entrer ? Secteur à mettre en quarantaine immédiatement et perquisition de toutes les chambrées.

Mercredi (une semaine après ou à peu près)

Ma conscience professionnelle et mon esprit scientifique m'y ont obligé : j'ai bu le fond d'une tasse oubliée sur la table de cantine du secteur 66.

Une heure après, toujours aucune anomalie digestive à noter. Léger effet euphorisant.

Jeudi (le lendemain donc ? Au fond, quelle importance !)

Ce matin, j'ai encore trouvé une tasse à moitié pleine avec à côté... une chose que je pense être (frisson d'horreur !) un bonbon. Malgré ma répulsion acquise après des années d'éducation alimentaire et hygiénique, je l'avale...

C. m'observait encore une fois.

Plus tard... Bien plus tard...

Absorbé cette semaine : trois barres de chocolat dont une aux noisettes, deux bonbons, un fromage dont l'odeur aurait fait exploser tous les « odoromètres » agréés de l'institut.

J'ai même mangé un gâteau tombé par terre et j'ajouterai que C. a de très beaux yeux verts, qui pétillent quand il rit (très souvent en dehors des heures autorisées mais zut pour ce décalage horaire et pour sa main sous ma jupe, main se baladant encore en total décalage avec les horaires admis d'activité sportivo-hygienico-sexuelle et avec les règles intersociales régissant les rapports intercastes).

Jamais sentie aussi bien !

Le ministre referma d'un geste sec le dossier, visiblement furibond !

– Et vous dites que ce foutu toubib a disparu dans la nature, avec tous les résidents de la zone 66 ?

– On a juste retrouvé ce document, Monsieur. Envolés, tous !

– Mais bon sang, et leurs puces intradermiques ?

Le sous-fifre avait l'air de plus en plus gêné :

– Désactivées Monsieur ou non fonctionnelles ; les quelques rares signaux perçus sont totalement désynchronisés, décalés...

Le ministre explosa, non sans avoir réfléchi s'il n'avait pas déjà utilisé son quota de minutes de colère.

– Comment, mais vous vous rendez compte ! Si jamais ces olibrius venaient à refaire surface ? Avec leurs mines réjouies et leurs bonnes santés, mais c'est toute la société qui exploserait si on les laissait faire. Toutes nos normes faisant barrage à tout décalage débridé, antihygiénique amoral et intempestif pourraient s'en trouver contestées !

Il prononça ce dernier mot avec une moue de dégoût éloquente et une note de mépris évidente comme si la contestation était la marque suprême de la décadence. D'ailleurs, il était temps que les grands « caleurs » de la Fastueuse Académie de la Sémantique et du Texte et des Formules Officielles Ostentatoires et Droites, la fameuse FAST-FOOD, raye définitivement ce mot du dictionnaire pour le rayer des mentalités. Cette notion était définitivement antisociale, décalée et dangereuse.

– Trouvez-les vite et appliquez une solution radicale, j'ai bien dit : ra-di-ca-le.

– Vous ne voulez pas dire ?

– Je n'ai rien dit du tout mais vous m'avez compris ; vous avez 24 heures, pas une minute de plus. C'est le bonheur programmé et mesuré de la société qui est en jeu !

Rouge, au bord de l'apoplexie, le ministre congestionné regarda partir en courant son subordonné effrayé ; ah, il ne faisait pas partie des calés celui-là !

Tout lui expliquer, il fallait tout lui expliquer. Il regarda sa montre pour vérifier qu'il était bien l'heure de sa collation. 11 heures 2 minutes et 30 secondes ; encore une minute à attendre avant d'avoir le droit de décapsuler son deuxième déca autorisé de la journée.

À l'heure dite, il ouvrit la cannette, qui, libérant le gaz, réchauffa automatiquement la boisson. C'est alors qu'il le vit. Un petit carré de 2 cm sur 2 à peu près, recouvert d'alu. Comment était-il arrivé là ? Machinalement, il enleva l'enveloppe brillante et découvrit... un carré de chocolat plus noir que le plus noir des crimes contre les règles nutritionnelles en vigueur. Après un instant d'hésitation, il le porta cependant à sa bouche. Et s'empressa d'expédier le papier d'emballage suspect dans la déchiqueteuse à papier. Il ferma les yeux avec délice, en laissant fondre le carré prohibé dans sa bouche encore gourmande (comment cela se pouvait-il après tant d'années de frustrations programmées ?).

Durant quelques secondes, au plaisir du goût se rajouta l'adrénaline de la peur ; peur d'être surpris, peur d'être jugé. Mais après tout qui le saurait ?

Le jeune balayeur aux grands yeux verts baissa la tête avant d'oser un sourire, caché par ses cheveux longs noirs et la visière de sa casquette de fonction. Personne n'avait fait attention à sa présence dans le couloir, de l'autre côté de la vitre transparente du bureau du ministre...

LA MOBILISATION GÉNÉRALE LÉGÈREMENT DÉCALÉE

Caillou

Je suis arrivé à Toul à 18 h 27. Mon train aurait dû atteindre cette gare à 11 h 45 mais nous avons été immobilisés pendant plusieurs heures, en pleine voie, après Bar-le-Duc, pour laisser passer d'interminables convois transportant de l'artillerie et des blindés. Surmontés d'hommes en armes, casqués, avec des lunettes et les drapeaux aux vents, nos tanks avaient belle allure. Avec l'invasion de l'Autriche par les armées russes, toutes les forces de la Nation devaient arriver au plus vite sur les frontières de l'Est, et les transports de civils n'étaient plus du tout prioritaires.

Sur le quai nous avons donc débarqué, avec nos petites valises en aluminium et nos costumes fripés. Pour certains, dont j'étais, plus de dix-sept heures de train surchauffé nous avaient un peu abîmé la prestance. Avec nos feuilles de convocation à la main, nous nous reconnaissons d'emblée. Le camion bâché arriva pour nous embarquer à la nuit tombée. Et il nous fallut encore deux heures, ballottés en tous sens sur les bancs râpeux à l'arrière, accrochés aux ridelles, pour arriver enfin à la caserne.

L'adjudant cuistot de l'ordinaire nous accueillit à l'entrée de la salle : « C'est à cette heure-ci que vous arrivez ? J'ai plus rien à boulotter moi, vos camarades ont déjà mangé toutes les réserves. » Il nous trouva juste quelques sachets de soupe déshydratée avec des biscottes et des vieilles pommes. Vers 23 h 30, dans une caserne totalement noire et silencieuse, on nous emmena dans un bâtiment servant de gymnase et notre couchage se résuma à quelques tapis de gymnastique et à un stock de vieilles couvertures poussiéreuses entassées dans un cagibi attendant.

Le lendemain matin, à 6 heures, c'est le coup de pied dans la

porte du local qui nous réveilla brusquement. « Debout la d'dans ! Saloperies de retardataires », hurlait un sergent, un type âgé et bedonnant. Nous n'avions pas dormi longtemps. Tandis que nous remettions nos fringues civiles, nous entendions, dehors, de plus en plus de bruit : des camions qui démarraient et les pales des hélicoptères qui atterrissaient puis repartaient sans éteindre leurs rotors. Des ordres, des raclements de souliers, des contrordres, tous ces bruits que font des centaines de soldats en mouvement et dans la précipitation.

En file par deux, nous retournâmes à la cantine déserte. Nous y étions toujours les seuls attablés. La caserne retomba dans le silence et, après un café tiède et les mêmes biscottes, c'est toujours le même sergent qui nous fit rassembler et nous dirigea vers le centre de réception.

Pendant toute la matinée, on fut examinés, palpés, piqués, tondu, photographiés, puis habillés dans un immense hangar séparé en boxes dévolus à chacune de ces tâches d'incorporation. Tout le personnel du centre était âgé, obéissant tranquillement à une vague routine. Mais c'est à l'habillage que nous fûmes, pour le coup très étonnés. Derrière son comptoir, le fourrier nous fit un laïus d'où il ressortait qu'il avait équipé nos prédécesseurs jusqu'à l'épuisement des stocks et n'avait, temporairement, pour nous équiper, que des uniformes serbes, d'un gris-bleu inusité, conservés depuis des années, au cas où. Notre bizarre paquetage avec le havresac et les godillots nous fut livré et on se regardait, tous étonnés et silencieux, tondu et gris, dans la cour froide devant le magasin des stocks.

La dernière étape de notre parcours fut le passage devant l'armurerie. L'armurier n'avait plus un seul fusil, plus un pistolet-mitrailleur, plus un lance-grenades, plus une mitrailleuse, plus une baïonnette pour notre minable équipe. Tout était parti, le matin même, dans les détachements qui nous avaient précédés de quelques heures. On nous donna à chacun un gourdin, un sifflet

à roulette et un étui de pistolet, malheureusement vide, mais qui, une fois refermé pouvait faire illusion.

Le sergent nous regroupa sur la place d'appel. Il y eut un lever de drapeau puis, le seul officier encore présent dans la caserne, un vieux capitaine essoufflé, nous adressa alors un petit discours. Il nous déclara qu'en raison de rupture de stocks et de notre décalage nous n'étions pas utiles pour l'instant. Il nous remit solennellement à chacun un brassard tricolore et ordonna de rentrer dans nos foyers. « Vous êtes des soldats de la France et devez être fiers de vos uniformes. C'est pourquoi vous devez les garder sur vous lors de vos déplacements. Vous laissez donc ici vos effets personnels. Dans quelques semaines nous vous rappellerons et pourrons alors vous équiper pour que puissiez rejoindre vos camarades de combat. »

Après avoir entassé nos valises dans le gymnase, nous nous retrouvâmes devant l'entrée de la caserne et le camion nous ramena à la gare. On prit le train de 16 h 44. Tant que nous fûmes ensemble dans les trois compartiments que l'on nous avait alloué, tout se passa à peu près normalement. Je vis bien des regards torves, lourds de haine, dans les yeux des voyageurs qui passaient dans le couloir, mais j'avoue avoir cru qu'il s'agissait de la crainte que manifestent parfois les pékins devant les hommes en uniforme.

Mais c'est lors d'une halte en gare de Châlons-en-Champagne que je m'aperçus qu'il allait y avoir un vrai problème. Un de nos camarades, arrivé à sa destination, se trouvait sur le quai, nous faisant de grands signes d'adieu, lorsqu'il fut pris à partie par un groupe de femmes. L'une d'elles lui asséna un grand coup de parapluie sur la tête, tandis qu'une autre menaçait de l'étrangler, les mains serrées sur sa gorge. Elles l'injuriaient toutes en même temps et nous ne comprenions pas ce qu'elles criaient. Nous voulions descendre du wagon mais déjà le train redémarrait. Il était trop tard. Penché à la fenêtre, dans le vent, je vis une dernière fois notre infortuné compagnon écroulé, en sang, sur le quai de la

gare, comme une forme sombre et grise sous la foule agglutinée, hurlante.

Notre angoisse était à son comble. Dans nos uniformes gris, les civils nous prenaient pour des ennemis, pour des envahisseurs, et comme nous étions sans armes, nous ne pouvions pas nous défendre. Nous devions nous expliquer... Chercher le contrôleur du train, alerter la police. Mais aux deux issues du wagon, des groupes d'hommes alertés par notre présence nous bouchaient le passage, bien résolus à nous faire notre affaire. Nous voulions leur parler mais leur fureur était telle qu'ils ne nous entendaient plus. Et tandis que le lynchage commençait, tandis que nous donnions des coups de gourdin pour sauver nos vies, dans une mêlée indescriptible, assourdi par les stridences des sifflets à roulette, je réalisais d'un coup qu'il s'agissait vraiment d'un léger, regrettable mais sinistre décalage dont nous ne sortirions pas vivants.

ESPRITS DÉCALÉS
Marie-Carmen Calvet

Je lui ai montré mon badge,
Il ne m'a pas laissé passer !
Mais quel odieux personnage,
Il m'a avec force repoussée !
– Pour qui vous prenez-vous ? lui criai-je avec rage.
– Et vous ? répondit-il, espèce de déséquilibrée !
– Je suis conférencière, Monsieur le sauvage !
– Je vous crois plutôt folle à lier !
– Votre attitude est inqualifiable,
Je vais de ce pas voir la Haute Autorité.
– Je suis, Madame, un homme respectable,
– Cherchez plutôt un asile d'aliénés !
J'ai rebroussé chemin marmonnant mon verbiage,
Trépignant de colère, la mine renfrognée.
Il fallait à tout prix présenter mon ouvrage,
Mais comment s'y prendre avec cet être décalé ?
J'ai pris mon air de petite fille sage,
Je me suis longuement excusée.
Il a braqué ses yeux sur le haut de mon corsage,
D'un sourire entendu, il m'a laissé entrer.

PAS COMME LES AUTRES
Jean-Louis Carrière

Décalage, décalage,
À ton âge, un outrage,
Ta vie, un apprentissage,
Tu le dois avec courage,

Ils te disent naufrage,
Tu leur réponds décalage,
Tu leur jettes liberté,
Ils comprennent hostilité,

Pourquoi ici tu déranges,
Et là, parfois, tu t'arranges,
Pour eux c'est que de la provoc,
Alors que pour toi c'est loufoque,

Décalage, quand tu nous tiens,
C'est dissidence pour les siens,
Ça changera avec l'âge,
Ils disent tous sans ambages,

Décalage, décalage,
Arrête ces enfantillages,
T'es pas dans la norme,
Attention chloroforme,

Décalage, décalage,
Déphasage, déphasage,
T'es bien ainsi, pas de cage,
Qu'importe les commérages,

Liberté, vagabondage,
Tu as cassé le dressage,
Mais ta vie est un message,
Respectez ce décalage.

Juillet 2014

LE DÎNER

Anna Chalamine

Abel est assis en face de Sophie, à une table de la terrasse, éclairée d'une guirlande d'ampoules multicolores qui court dans les arbres. Il fait bon, une petite brise se lève, les peupliers du jardin chuchotent. Il a préféré à tous les restaurants réputés de H. une petite auberge à une demi-heure de la ville, à l'entrée du village de P. Il l'a d'abord entraînée dans le dédale de ruelles qui débouche sur une place carrée, striée par le vol rasant des martinets, alors que le jour baissait et que les réverbères s'allumaient. Ils ont même pu visiter l'église San Pedro, juste avant qu'une paroissienne ne vînt la fermer à clé pour la nuit. L'endroit ne manque pas de charme, se dit-elle, et il serait agréable de passer quelques jours dans une de ces bâtisses de pierre, de lire à l'ombre, en rentrant de randonnée.

L'auberge aussi lui plaît ; avec son linge blanc bien repassé, sa vaisselle sobre, elle respire la simplicité. Alors que la salle résonne des rires et des conversations, sur la terrasse tout est tranquille, si l'on excepte les stridulations des grillons... Elle peut sentir le parfum des lavandes et des pélargoniums qui emplissent de gros pots de grès, au bord des pelouses. La lune monte, éclairant les champs d'oliviers, bornés par la ligne claire de la sierra. Il te faudra revenir au printemps, quand les amandiers sont en fleurs, on vient de loin pour les admirer, tu sais ! Tandis qu'on leur apporte l'apéritif, elle s'étonne de sa présence, ici, en Aragon, en compagnie de cet homme qu'elle connaît si peu et qu'elle n'a pas vu depuis quarante ans. Tout s'est passé si vite ; il y a moins d'une semaine, elle ne savait pas encore qu'elle aurait, à l'invitation de Roger, à participer aux fêtes du jumelage entre leur ville et H. Elle n'aime guère les mondanités, mais tout, c'est vrai, se passe bien, elle découvre une ville que les édiles s'efforcent de rendre

accueillante, elle rencontre des hôtes qui tiennent aux échanges culturels. À plusieurs reprises elle pense à Abel, sans chercher dans l'annuaire, à quoi bon l'appeler ? Et au buffet, la veille, un homme s'est approché d'elle : Sophie ? Je t'ai reconnue tout de suite, tu n'as pas du tout changé ! Quel flatteur ! Comme elle, il a vieilli... Elle a reconnu sa voix, et derrière les lunettes, les yeux bruns et doux (un regard de velours, dit-on ?) Abel, ça alors ! Toi ici ! Mais oui, j'encadre ces jeunes gens, explique-t-il en désignant un groupe quelque peu indiscipliné...

Tandis que le serveur dispose devant eux des aubergines farcies aux petits légumes et des calmars à la romaine, ici la cuisine est rustique, mais délicieuse, lui a-t-il précisé, il sourit, effleure sa main : Tu te souviens ? Bien sûr... La plage de C. vibrant sous le soleil, les matchs de volley et les baignades avec Michel, Patrick, Antoine et tous les autres, et aussi les balades le long du rivage, comme ce matin-là avec Juliette. Et la rencontre avec Abel et son cousin (comment s'appelle-t-il déjà ?). Un quart d'heure plus tard, alors que leur petit groupe joue au ballon dans les vagues, il vient se joindre à eux ; puis quand Michel suggère de faire une course à la nage jusqu'aux rochers, il se tient près d'elle et lui donne des conseils pour qu'elle respire mieux. De quoi je me mêle ? pense-t-elle. Mais ce garçon lui paraît charmant, c'est un excellent nageur, qui sait de quoi il parle, elle apprendra qu'il étudie à Madrid pour devenir prof de gym. Voilà comment cela a commencé. Et ce furent quelques jours insouciantes : plage et baignades le matin, fête foraine et dégustation de glaces l'après-midi, promenade sur la jetée et sur le port, à l'heure où rentrent les barques de pêche. Ils cherchent le plus souvent possible à être seuls, elle s'écarte de ses amis et il laisse tomber son cousin... Car ils sont différents des autres. Ils sont si jeunes, elle seize ans à peine, elle vient d'avoir son bac et lui explique qu'elle part à Toulouse pour ses études, lui déjà étudiant, un an de plus, dans la capitale, loin de sa famille. Ce qui les intéresse, c'est la philosophie, la littérature, les idées politiques aussi. Il lui parle de ses espoirs pour l'Espagne, il finira bien par mourir, dit-il, et ce sera enfin la démocratie ! Lui le sportif,

elle l'intellectuelle, ils se sentent tout à fait complices, durant ces marches où ils se tiennent par la main. Le temps passe si vite ! La veille du départ de Sophie, ils se donnent leurs adresses d'étudiants ; ils s'écriront toute une année, puis se perdront de vue...

Lui qui était discret, il parle d'abondance ce soir, peut-être sous l'effet du vin. Il lui raconte son travail qui lui plaît toujours autant, cela ne l'étonne guère, c'est un pédagogue né ; il évoque la disparition de ses parents, une épreuve pour lui, fils unique, je n'oublie pas que tu es seule aussi... Et la rencontre de son épouse, leur divorce, non il ne s'est jamais remarié, et il ne vit avec personne, il parle de sa fille Lola et de ses petits-enfants, le dernier a cinq ans, il nage déjà très bien ! Il lui pose des questions auxquelles elle répond brièvement. Une vie, cela tient en peu de mots...

Puis le silence s'installe. Quand on leur apporte le dessert, ils se sont tout dit. Ils savent déjà qu'ils échangeront leur numéro de portable, mais qu'ils ne se rappelleront pas.

DÉCALAGE ET DÉCAL-ÂGE

Robert Conduché

Une veillée aux étoiles peut-elle réserver des surprises ?

L'astronomie, école par excellence de la patience.

Attendre que le ciel accepte de se montrer, mon attente n'aura pas été vaine.

Comme Julien vient me rejoindre sur la terrasse avec la lampe torche, nous découvrons : la constellation du Cygne avec l'étoile Deneb, la Lyre et l'étoile Véga, puis l'Aigle avec Altaïr qui forme le triangle d'été.

Je montre à Julien le Petit Dauphin.

La fenêtre qui s'était ouverte dans le ciel se referme, les nuages reprennent le dessus.

Alors, Julien me parle, il va et vient sur la terrasse de cette tour d'un autre âge, je l'écoute, je ne l'interromps pas, je suis tout ouïe, sa famille, ses parents, sa maman.

Amandine arrive, regarde le ciel, reste sceptique, trop de nuages, les étoiles filantes ne sont pas encore au rendez-vous. Amandine se replie dans le dortoir où nous avons rapatrié nos affaires pour ne pas les mouiller, Julien la suit. Moi, je ne reviendrai pas dans ce lieu qui nous sert d'abri, de chambre en quelque sorte.

Je vais aller, ici ou là.

En bas, le village dort paisiblement, je suis aux aguets, j'y prends goût, je mesure que ce temps, ce silence est comme un trésor. Je ne serai jamais seul autour de ces pierres, ce promontoire planté au-dessus des maisons et entouré de collines qui ne laisse pas grand place à une observation d'étoiles. En bas, sous mes pieds, mes compagnons.

Là, je goûte à ce bonheur paisible, cette solitude ne me pèse pas, je suis apaisé.

Dans son livre *Le Courage d'être soi*, Jacques Salomé écrit :

« Dès que je suis en sa présence, tout se passe comme si mes problèmes disparaissent, mes tensions tombent la confiance m'habite et m'envahit, je cherche sa présence, sa proximité. »

J'ai besoin de ton écoute... Oui Amandine ?

Je meuble le temps, j'entreprends la visite des alentours, la lampe torche guide mes pas sur ce chemin de ronde en quelque sorte, je fais un tour, deux tours, plusieurs tours.

Je m'enhardis, équipé de l'appareil photo, je descends vers le bâtiment sur la droite. Ma curiosité aidant, j'approche, tout est en place, rien ne bouge, l'oreille en écoute tout de même, à ma montre, l'aiguille indique trois heures du matin. Ces lieux me sont étrangers mais j'avance en prenant garde aux cailloux éparpillés sur le sentier.

Je suis planté là, l'aube va m'envahir petit à petit. Je meuble le temps, je flirte avec la nuit. Ce silence assourdissant, ces lumières du village, et cette obscurité, ici, qui ouvre la voie à l'inconnu, mais c'est passionnant, la découverte de ce qui peut être la surprise de ce calme.

Le jour va pointer le bout de son nez. Dans la vallée, le village commence à s'agiter.

Oh merveille !

Les oiseaux entament la journée en chantant.

De là-haut, Julien me hèle, je suis en contrebass et content qu'il se souvienne de ma présence. Amandine, que fais-tu pendant ce temps ?

Tout à l'heure je rassemblerai mes affaires et je prendrai la route du retour.

Je viens dans la pièce commune, Amandine et sa sœur émergent du sac de couchage, une dernière accolade, au revoir.

Julien veut m'accompagner dans la descente tortueuse, il porte mon bagage. Je me retourne encore, presque à regret de partir. Je fixe sur la pellicule une dernière photo comme un document. Demain, Amandine, je te retrouverai peut-être radiieuse,

mais pas un mot sur cette soirée.

Voilà ! C'est déjà fini, Julien et moi échangeons une cordiale poignée de main, un sourire, un au revoir. Dans mon carrosse d'acier, le ronron du moteur, j'enclenche la première et je roule, roule.

En 1934, mon grand-père, chansonnier dans les cabarets de la Butte à Paris, récitait ses poèmes :

« Sens-tu par les grands bois, le souffle de l'automne et te croyais-tu jeune toute une éternité, espérais-tu pour toi un éternel été ? »

Décalage, ainsi va le temps, Amandine au printemps, moi déjà en hiver.

Rideau

Mais si cela n'a été qu'un rêve, le décalage entre la réalité et mon imaginaire, me suis-je laissé manœuvrer par les apparences ? La chose a bien eu lieu mais pas comme je l'eus cru, la vie sourit, rien n'est grave, je suis vivant, Amandine aussi... Maudit décal'âge.

CLASH
Michel Cordier

Elle est partie/pour un autre univers/une nouvelle dimension/autre galaxie

Nos éclats de rires se sont évanouis précisément sans éclat ainsi que nos sourires. Nos débats fougueux ont déserté les heures de nuit pour les explications sèches de fin de repas. Logement terne et plafonds en recherche de rencontre de deux étrangers. Elle est partie sans un mot, je n'ai rien compris.

J'ai rouvert la maison de pierres/au fond de la clairière/près de la source qui elle/chante encore son eau claire/j'ai imaginé mes torts/ne me reconnaissant plus/dans son regard en phare de mirador/je suis reclus

Mon refuge m'a trouvé vide. La première nuit m'a totalement lézardé, la saison torturée à rejouer chaque instant en sépia. Comment ? Pourquoi est-ce arrivé ? Les crépuscules sont flous au travers de mes larmes. En ami devenu inconditionnel de la pluie, j'imagine diluer mes souvenirs en gouttes d'acide sulfurique ; ce qui se révèle affreusement insuffisant. Je suis ruiné, englouti.

Ces lieux me connaissent/ceux de mon enfance/j'y suis né, j'ai joué/bataillé contre ma sœur et les monstres Goths/subi la peur à trembler de tous mes os/découvert maints trésors/remanié le ruisseau/devinez...

À bout de force, je me suis allongé en clair d'étoiles par un froid d'acier faisant craquer la neige aux cristaux – appelant la Lune. La hulotte est venue pour me demander : « hou, où ? » Mon sourire d'enfance, bec et serres terribles, yeux de terreur de cet autre oiseau de nuit. Nous l'avons recueillie, nourrie puis relâchée en grande peine pour continuer sa vie. Images d'enfant – un sourire

glacé – éclat de rire sans objet ne pouvant plus bouger.

J'ai rampé vers un autre avenir, étourdi d'incertitudes. L'aube a poussé la porte pour me réchauffer mollement du pied puis la boule de sommeil – éclairs zigzag.

*La pierre aux étoiles pas loin/a disparu un matin/et le frêne tout en élégances/
celui des festivités/a changé la couleur de ses feuilles/Violet !/ je suis très
inquiet/c'est mon arbre, celui de ma naissance*

Je me surnomme « no comprendo » car une fois encore – énigme ! Pourquoi chaque matin, derrière ma porte, la nature change ? Ce sont toujours des jalons essentiels qui décident de vivre leur vie ailleurs. Pourquoi cette pierre où nous nous asseyions pour écouter les contes des constellations, a-t-elle décidé de s'enterrer ou de s'envoler ? Pourquoi mon arbre se pare en beauté ? Je ne sais !

*Depuis, aux aguets, je crains les matins/à croire que la nuit crée un génie/
décorateur et malicieux, craintif et malin/jamais pris sur le fait*

Printemps mouvant, été éclatant : tout est différent sans l'être vraiment. Je suis si bien. Les oiseaux me parlent enfin. Envie de danser, de me fondre hors des ombres en chaleur lumière. Tout est si parfait que même des silhouettes accompagnent mes pas. Simplement heureux !

*Ils sont venus de noir vêtus/j'ai parlementé puis les ai priés de s'en aller/
d'autres malfaisants sont arrivés tous en blanc/endormi puis enlevé/enfermé
entre quatre murs tout aussi blanc*

La beauté n'est pas pour eux : ce sont des besogneux. Regarder, aimer puis contempler est aux antipodes de négocier, gérer. Pas compris non plus que le « naufragé » est décuplé naviguant à vue en aventurier.

Cela me plaît !

*Un autre univers/une nouvelle dimension/d'une autre galaxie
Nous n'avons plus rien de commun !*

Inspiré d'une amie qui m'a perdu de vue : ici mais... ailleurs toujours.

DÉCALAGE
Flora Damas

Eux. Moi.

Moi, avec le ciel pour chapeau

Eux, sous une pluie de bombes

Moi, une chanson sur les lèvres

Eux, des hurlements plein la bouche

Ma peau dorée sous le soleil

Leur peau brûlée par le phosphore

Moi, mes mains qui dansent quand je parle

Eux, leurs mains en ultime rempart

Dérisoire

À moi, l'enfant qui me sourit

À eux, le bébé égorgé

À moi, mes cuisses ouvertes au plaisir

À elles, leurs cuisses ouvertes au couteau

Moi, à mes colères imbéciles

Eux, à leur rage inutile

Moi, à mes chagrins futiles

Eux, à leur souffrance indicible

À moi, la lecture de ces pages*

À eux, la pourriture et le carnage

Moi

Eux

Sauve

Sabra, Chatila, Homs, ici et là, ailleurs encore

Terre.

Enfer.

* *Le quatrième mur*, Sorj Chalandon.

DECAL'OR(A)ISON

Alain David

J'avais trop envie de m'approcher de toi, alors je me suis éloigné... De quelques pas tout d'abord, puis de plus en plus loin à mesure que nous séparaient les jours. Aussi me suis-je retrouvé bientôt sur ta ligne d'horizon, au plus loin qu'aurait pu porter ton regard, s'il ne s'était vidé de moi. Transi d'effroi, j'y ai pris le risque de me retourner vers toi, tout là-bas. Toi, si loin déjà. Toi, effacée presque, au bout de ma perte de vue. Toi dont me brûlait encore ce cinglant « je ne veux plus te voir ! », lacéré au dos de mon départ.

À l'autre bout du bout de mes lamentables lamentations, je t'y maginais, accrochée à d'autres horizons plus séduisants. Ici lâché, je me prenais à funambuler sur le filin dangereusement tendu de nos horizons divergents. De là, tu devenais pour moi le petit point flou de perspectives déplacées, à l'autre extrémité de ce long chemin parcouru pour te fuir. Cependant, je ne pouvais me détourner de ce point-là, point aveugle de l'Amour. Amour de toi toujours, dont je me sentais d'autant plus proche que tu étais loin. Toi, qui te voulais désormais petit point à gommer, sur cette ligne sans horizon vraiment. Point de la fin d'un trait où il n'y aurait plus rien à dire, rien à écrire, rien à lire. Point mort aux pages de notre livre refermé, alors que j'aurais tant aimé t'y redessiner « point d'exclamation nouveau ». Ou sinon, au moins l'un des trois points de suspension, duquel attendre le petit quelque chose d'une quelqu'une perdue au loin. Voire encore, le signe caché de l'ombre d'un petit point d'interrogation, vaguement dessiné par les « chiures » d'une gomme aux repentirs hésitant. Mais non, plus rien de tracé au chapitre de mes éventuels restes d'attente. Tu devenais inéluctablement, un simple point perdu parmi tous les points d'horizon qui peuplent la terre. Moi, déjà, je n'étais plus

un point pour personne, point vide de l'horizon. Vidé du moindre espoir des guillemets, qui auraient ouvert au trait d'union d'une vie solidement amarrée. Point final d'un livre, fermé sur ses comptes de faits périmés, où il me faudrait conter à rebours les jours désormais sans Amour...

Mais j'étais trop nul en calcul. Au point de ne pas même pouvoir compter sur moi pour me faire une raison et, me passer de toi pour changer d'horizon. Longtemps encore, je restais bloqué au point mort, appuyé sur mes deux bras raidis en parenthèses, comme pour t'enlacer. Puis enfin, n'y tenant plus je laissais tomber : les deux poings bien serrés en mes poches reprises, sans même respirer je sautais de l'autre côté de la ligne, dans le vide salvateur d'un monde sans horizon !

DÉCALAGE

Ophélie Delaunay

John et moi étions toujours en décalage pendant nos quinze ans de vie commune. J'étais grande, il était petit, et nous n'avions pas le même âge, j'étais plus âgée. J'ai été élevée dans les quartiers pauvres, alors que lui l'inverse.

J'ai toujours su que ça ne marcherait pas entre nous deux : j'habitais aux États-Unis et lui en France. On ne se parlait que quand je prenais l'avion pour le rejoindre.

Les années de mariage passaient, les envies de couple aussi mais surtout l'envie de créer une famille.

En effet, les médecins m'ont dit que j'étais stérile. Alors quand j'ai demandé d'adopter, ça n'a pas plu à John ! C'était inconcevable pour lui d'avoir un enfant, adopter ou même d'en parler.

Même pour notre maison c'était compliqué. Lui voulait vivre en ville dans un appartement et moi dans une grande maison à la campagne. Pour se mettre d'accord, on est allé habiter dans la caravane de ses parents au fond du jardin. Bien sûr, ils ont tout de suite accepté.

Ses parents ? N'en parlons pas ! Un père qui boit, hippie, et une maman rock and roll ! Leur point commun ? Ils étaient toujours d'accord sur ce que leur fils adoré disait. Il y a aussi leur petite taille, leur poil sur le menton, et la puanteur qu'ils dégageaient ! Le chien mouillé !

Je me rappelle de notre mariage... Le jour qui devait être le plus beau de toute ma vie. Même là, nous étions en décalage.

Les couleurs choisies pour notre mariage étaient le bleu et le noir. Ma robe était toute en dentelle bleue, très longue en soie. J'avais mis des aiguilles noires, une jolie jarretière, et maman m'avait fait des boucles et m'avait maquillée comme une princesse. Tout était fait pour que ça soit parfait. À la fin des préparatifs, mon

père est venu me chercher pour m’emmener à l’église. Pour moi, c’était moi la plus belle et la plus heureuse.

Le sourire aux lèvres, je descendis de la voiture, montai les escaliers, et me dirigeai vers John, l’homme que j’allais épouser Ou presque... Parce que comme disait mon oncle « rien ne se passe jamais comme prévu ! » Eh bien là, j’étais servie !

Stupéfaction ! Monsieur avait mis sa chemise jaune canari au lieu de mettre sa bleue et ne parlons pas des chaussures ! Jaune aussi !

Je ne pouvais pas épouser un gars qui s’habille en jaune le jour de son mariage ! Ça suffisait pour moi ! Les parents, le décalage horaire, le décalage entre nous deux... On n’était pas du tout pareil lui et moi. Notre amour était décalé, nos envies. Je me demande encore aujourd’hui comment j’ai pu vivre tout ça pendant toutes ces années !

En face de lui, je devais me décider. Rester avec un garçon qui ne pense qu’à lui et pas à notre couple, ou annuler mon mariage, faire ma valise, et repartir vivre aux États-Unis !

Arrivée devant lui, mon choix était fait, je devais partir.

– Charlotte ?

– Je ne peux pas John...

Il était bouche bée devant moi.

– Mais pourquoi ?

– Il faut que je te dise quelque chose...

EN DÉCALAGE
Édith Duboscq

Elle était née avec une petite chemise, cette seconde peau qui disait-on était signe de chance.

Cette petite fille possédait un don dont on ignorait encore la nature.

À l'âge de six ans, elle était si timide qu'elle était toujours à l'écart dans la cour de l'école.

Elle se sentait décalée.

Pourtant elle commençait à apprendre la musique avant même de savoir lire.

Elle trouvait là, le moyen de s'exprimer.

Lors des repas de famille, les autres enfants aimaient à pousser la chansonnette mais pour elle pas question, elle s'y refusait malgré les supplications de ses parents.

La période de l'adolescence fut encore plus difficile car elle se sentait si différente des autres, complètement décalée par rapport à ses camarades de classe.

Elle n'aimait pas son physique ; trop maigre, pas de poitrine, la peau très mate et les cheveux plutôt raides.

Elle était si complexée qu'elle se réfugiait derrière un personnage qu'elle avait créé de toutes pièces.

À la récré, elle racontait des histoires plutôt romantiques qu'elle inventait au fur et à mesure de son récit.

C'était là le seul moyen qu'elle avait trouvé pour se faire apprécier par les autres.

Et chacune attendait la suite de l'histoire le lendemain.

Elle avait le désir de devenir quelqu'un de bien, se voyait déjà être une concertiste lorsqu'elle apprenait le piano mais elle n'était pas très persévérante et s'imaginait que ce serait facile.

Mais les années passant très vite, elle se laissa un peu porter

par la vie quotidienne remettant toujours au lendemain ce qui pouvait être fait le jour même.

À quatorze ans, elle arrêta l'école car elle n'avait pas de goût pour les études, elle ne savait pas trop ce qu'elle avait envie de faire plus tard et c'est son père qui décida pour elle : « Tu feras secrétaire et tu pourras travailler avec moi lorsque je créerai mon entreprise. »

Elle entra donc dans une école privée pour y apprendre la sténographie et la dactylographie. Puis on lui proposa d'apprendre la comptabilité.

Elle fut tout de suite passionnée par cette matière et réussit assez bien.

Elle continua néanmoins les études de piano et fit même les beaux-arts.

Mais bientôt elle obtint son diplôme et commença à travailler avec son père.

Hélas, une fois de plus, elle ne se sentait pas à la hauteur du travail demandé et avait souvent des prises de bec avec son patron. Alors, un jour, dans un accès de colère, elle décida d'essayer de trouver un travail ailleurs, simplement pour prouver à ses parents et peut-être à elle-même qu'elle en était capable.

Malheureusement elle n'obtint pas le poste pour lequel elle s'était présentée.

« Trop jeune et pas d'expérience », lui avait-on répondu.

Après plusieurs essais restés vains, elle décida de retourner travailler chez son père.

Puis, son pays natal connaissant de tragiques événements, elle dut partir pour la France.

La voilà une fois de plus totalement décalée loin de ses origines ayant tout perdu même son piano resté là-bas. Elle chercha un travail dans le petit village où elle habite maintenant et on lui proposa un poste d'employée de maison chez un couple de docteurs.

Ses patrons étaient très aimables et conciliants, elle n'avait

que seize ans et les tâches qu'on lui réservait étaient plutôt simples : faire les chambres et servir à table.

Dans cette famille, il y avait une fille et trois garçons plus âgés qu'elle. Ils étaient très simples et sympathiques. Ils savaient la mettre à l'aise car pour elle, c'était encore une épreuve que d'exercer un métier qu'elle n'avait jamais appris.

Quelque temps plus tard, son père ayant à nouveau créé une entreprise lui demanda de reprendre son poste, ce qu'elle fit.

Elle sortait très peu car elle ne connaissait personne et les filles ici étaient très différentes d'elle.

De toute façon, ses parents étant très stricts, elle n'était pas autorisée à sortir seule.

Sa petite sœur de quatre ans était souvent avec elle et elle servait aussi de prétexte pour se promener. Elle avait également un frère de dix-huit mois son cadet et devait jouer de diplomatie pour qu'il accepte de l'accompagner.

Enfin, un beau matin, la voilà partie chercher le pain, toujours avec sa petite sœur. En chemin, elle croisa un garçon genre rocker. Nous étions en 1962. Il l'aborda d'une manière simplette comme cela arrivait à cette époque « Vous habitez chez vos parents ? » lui demanda-t-il. Elle ne sut quoi répondre tant elle était troublée par ce beau garçon, il lui rappelait Johnny Hallyday. C'était la grande vedette de l'époque.

Elle fut tout étonnée qu'il puisse s'intéresser à elle, car elle ne se trouvait pas attirante. Elle avait toujours un physique de petite fille. Elle ne savait pas encore que c'était l'amour ! Et ne dit-on pas que l'amour est aveugle !

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais il faudrait écrire un livre...

Aujourd'hui, la grand-mère de 68 ans qu'elle est, peut se retourner sur le chemin parcouru toujours avec son amour de jeunesse. Elle ne regrette rien et connaît encore des moments de bonheur intense.

Elle fait maintenant ce qu'elle n'a jamais osé faire auparavant.

Elle chante, danse et voyage. Ses trois enfants et ses huit petits-enfants sont pour elle source de joies même si parfois le temps se gâte un peu.

Elle ne garde en son cœur que les instants de bonheur.

Elle remercie le ciel de tout ce qu'il lui a envoyé jusqu'à ce jour, tout en en espérant davantage...

DÉCALÉE

Jos Dupuy

Enfant accidentelle elle était venue au monde à demi-morte suspendue par le cou au cordon ombilical de sa mère. Baptisée sur place et dans l'urgence elle n'était pas programmée pour survivre.

Pourtant cette pauvre petite chose vagissante et écorchée avait résisté à l'adversité et aux pronostics plus que pessimistes de la sage-femme, des médecins et même de l'aumônier de la maternité.

Sa mère de 19 ans à peine, seins vides, totalement inexpérimentée, était revenue, faute de mieux, habiter chez sa belle-mère qui ayant furieusement réprouvé le mariage de son fils dû subir à contrecœur cette ébauche de bébé malingre qui braillait nuit et jour.

Marie joua à cache-cache avec la grande faucheuse durant toute son enfance enchaînant anémies à répétition, diarrhées sanguinolentes, rhumatismes articulaires, bronchites quasiment chroniques, problèmes de vision et bien plus encore ! Cependant rien ne parvint à la mettre définitivement hors circuit.

Elle s'accrochait inconsciemment à l'existence, flirtant sans cesse avec la mort qui, tenace, tentait de la réduire à néant dans un acharnement peu commun.

Elle finit tout de même par grandir, longue, maigre, toujours affamée, le cul entre deux chaises, ni haïe, ni aimée, subie... peut-être ?

Les années passant son entourage la découvrait fantasque, le plus souvent étrange, révoltée toujours et, par rapport à la majorité des jeunes de son âge, complètement hors des clous. En fait en décalage permanent, elle jonglait tant bien que mal avec les réalités, les évidences et ses fantasmes.

Mieux que personne elle savait s'isoler dans une sorte de bulle, un silence bienfaisant dans lequel s'exhalait à souhait ses propres tumultes.

Elle énervait et ne l'ignorait pas mais n'en avait cure, bien au contraire ! Elle s'en félicitait ressentant ainsi une véritable satisfaction voisine d'une certaine jouissance.

Finalement envers et contre tout ce petit bout de chair informe des années trente-quatre, devint quinze ans après une jolie adolescente coléreuse, désobéissante, difficilement domptable au grand dam de sa mère et de son entourage.

Elle ne redoutait ni les violences physiques, ni les verbales. Elle se foutait de tout ! Cela lui facilitait le quotidien.

À vingt-trois ans elle se laissa piéger sans la moindre hésitation par celui qui allait devenir son mari et le père de ses enfants. Ils entrèrent rapidement en conflit. Sa résistance dura trois années éprouvantes pour enfin à bout de force déposer définitivement les armes. Elle abandonna son orgueil, ses principes, son originalité, ses rêves, ses revendications, sa poésie, tout ce qui faisait sa différence et sa personnalité.

Elle devint une femme incurablement amoureuse et soumise.

C'est vraiment à partir de ce moment qu'elle vécut en décalage complet, toujours en retrait derrière « l'Autre ».

Il était devenu sa pensée, sa voie, sa raison d'être. Elle évoluait dans une espèce de folie consentie, avec la certitude que sans lui elle n'était rien !

Plus tard, longtemps après qu'il fut parti, elle acquit l'effarante certitude que quarante-trois années de sa vie s'étaient déroulées à genoux.

Enfin elle osa relever la tête pour regarder devant et non derrière elle, pour se réapprendre.

Née sans amour, elle aurait dû mourir d'avoir déraisonnablement aimé, mais là encore la mort n'avait pas voulu l'accueillir !

Aujourd'hui c'est une rescapée, une personne âgée encore jeune dans sa tête et son apparence. Les tourments, les vicissitudes n'ont pas réussi à l'abattre, au contraire elle leur doit sa force et sa détermination.

Sereine et sans amertume, ayant évacué par sa seule volonté les rancœurs, les heures douloureuses, elle n'a su retenir de ce passé que les instants de plénitude, les belles et douces choses, car malgré tout il y en eut.

À un moment donné la vie finit par devenir un fleuve tranquille, simplement il ne faut pas manquer l'heure de l'embarquement ; il faut avant tout déguster avec gourmandise le temps qui nous est imparti. La pendule peut s'immobiliser définitivement à chaque instant.

Le déjà vécu reste derrière soi, et même si l'horizon du futur se raccourcit singulièrement, chaque jour à vivre est important, extrêmement précieux.

Et puis, comme le chantait si bien Isabelle Aubret :

« Que c'est beau, c'est beau la vie ».

*Le 22.05.2014
Nuit de ses 80 ans*

EMMY ET SON DÉCALAGE

Doriane Foucher

Bonjour, je m'appelle Emmy, je vais vous raconter mon histoire. Mais il faut déjà commencer par le commencement.

C'est ma première journée d'école. J'ai un peu peur, mais ça va. Ça sonne et je vais en cours.

La maîtresse nous demande comment on s'appelle. Chacun notre tour, on dit notre nom. Je lui dis que je m'appelle Emmy. Ensuite, elle nous demande notre âge. Le pire c'est que je suis la première à passer, et je lui réponds :

« Je ne sais pas maîtresse.

– Ce n'est pas grave, je demanderai à ta maman ou à ton papa.

– D'accord maîtresse. »

Une fois que tout le monde a répondu, elle nous demande :

« Les enfants, connaissez-vous l'alphabet ?

– Non maîtresse.

– Eh bien, je vais vous l'apprendre. »

Toute l'année, on a appris l'alphabet et les chiffres jusqu'à dix et des choses comme ça.

Tout s'est bien passé cette année.

Je passe en moyenne section, et là, tout tourne au désastre. Je suis décalée par rapport aux autres. Je n'arrive pas à parler correctement, on ne comprend rien de ce que je dis. Ma sœur est la seule à pouvoir me comprendre, elle traduit en quelque sorte tout ce que je dis.

À force, mes parents décident de me faire passer un test pour savoir pourquoi je n'arrive pas à parler correctement.

Quelque temps plus tard, une dame vient me voir pour me faire passer le test à la maternelle. Il s'agit de savoir si je suis dys-

lexique ou dysorthographique.

Deux semaines passent, mes parents ont les résultats du test. Et hélas, mes parents ont une mauvaise nouvelle. Sur la lettre, il est marqué cela :

Bonjour Madame, Monsieur,

Je vous annonce que votre fille Emmy a une dyslexie et une dysorthographe sévères. Pour aider votre fille à mieux lire et à mieux écrire, il faudrait aller demander de l'aide à une orthophoniste. Cela lui rendra la vie plus facile. Je vous dis au revoir et bonne continuation.

Voilà ce que dit la lettre, mes parents font ce qu'on leur conseille.

Ma mère trouve une orthophoniste près de chez nous. Et dès que le dossier est terminé, je vais chez elle. C'est cool et ça l'est toujours.

Mais bon, revenons à l'école.

Je passe en grande section, ça ne change pas vraiment de l'année dernière. L'année passe très vite et, comme d'un coup de baguette magique, je me retrouve à l'école primaire.

Le CP me fait peur, on y fait des choses que l'on ne faisait pas avant. On apprend à lire, à écrire, à calculer. Pour moi, c'est très dur, je suis en total décalage. Pourquoi me direz-vous ? Parce qu'ils lisent plus vite que moi, apprennent plus vite que moi, écrivent plus vite que moi. Ils font tout plus vite que moi. Je n'ai que des mauvaises notes, je me sens nulle. Et à cause de ça, je redouble. Et là, on peut vraiment dire que je suis décalée par rapport aux autres. Du coup, je repasse une deuxième année en CP ; et heureusement, j'ai ma meilleure amie Alice qui redouble avec moi. Parce qu'elle aussi, est dyslexique, et en plus, elle est belge. Elle est née du côté où on parle belge et c'est aussi pour ça qu'elle redouble. En redoublant, je perds des amis. Et je remarque que ce ne sont pas de vrais amis. Et le pire, c'est qu'ils disent :

« Emmy, t'es nulle ! Emmy, t'es moche ! Emmy, t'es une grosse redouble ! » Et cela, durant deux mois. Deux mois d'enfer

sans amis pour me soutenir à part Alice évidemment.

Les grandes vacances passent et me revoilà en CP, avec Alice.

Alice et moi sommes plus grandes que les autres en taille et en âge. Du coup, les autres le remarquent et savent que l'on redouble, et sûrement ils doivent se dire que nous sommes en décalage. À cause de cela, je ne travaille pas. Je suis tout le temps punie, j'ai tout le temps des mots dans mon cahier de brouillon. Je ne fais rien pour arranger ça. Le pire, ce sont les évaluations. J'écris ce que je sais et quand je ne sais plus, je dessine. Je suis décalée, encore une fois.

Mais bon, l'année scolaire se termine enfin. Et enfin, je passe en CE1.

Les grandes vacances se passent, je déstresse. Ça va mieux.

Le CE1, pour moi, est compliqué, mais je décide de m'accrocher. Aux évaluations, j'essaie d'y arriver mais en français, ça bloque encore. Au passage, là, je ne pouvais pas trop lutter. Mais grâce à l'orthophoniste, ça va mieux en français.

Cette année-là, il n'y a pas grand-chose à raconter. Comme les autres années précédentes.

Deux mois s'écoulent et je passe en CE2.

Je suis heureuse, car j'ai mon prof de l'année dernière. Il s'appelle M. Montoben, il est trop bien comme prof. Sa femme, Mme Montoben, était ma prof en petite section. Mais revenons au moment où je passe en CE2.

M. Montoben nous dit que nous allons faire de l'anglais. Je me dis : oh mon Dieu ! Non, pas de l'anglais ? ! Il veut ma mort ou quoi ? ! Je suis nulle en français, alors ce sera quoi en anglais ? Mais bon, je prends sur moi et je rentre dans la classe...

Enfin fini, et heureusement que ce n'est que le jeudi.

Bon, c'est normal que là je sois décalée, vraiment décalée. Et pour tout dire, je ne fais rien pour arranger ça. Toute l'année, je ne travaille pas, en anglais seulement. Je n'ai que des 0 sur 20 tout le temps. Pour cela, j'ai la haine.

L'année se finit et je passe en CM1. Je me dis : enfin je passe en CM1, je ne pensais pas qu'un jour j'allais réussir.

Je suis avec une dame cette année. Elle s'appelle Sophie et elle est trop gentille. Elle ne me laisse pas de côté, elle me fait travailler comme tout le monde. Dès qu'une personne se moque de moi, elle dit :

« Tu voudrais qu'on se moque de toi ? Non, je ne crois pas ! »

Et après la personne se sent bête d'avoir dit ça.

Toute la classe a compris que cela ne sert à rien de se moquer des autres.

Mais l'autre classe de CM1 ne l'a pas compris.

Les filles de cette classe sont cruelles avec moi, sauf certaines qui sont toutes mes amies et qui me comprennent. Mais les autres filles étaient un groupe populaire. Comme dans tous les groupes populaires, il y a le chef et ses petits toutous. La chef s'appelle Sarah D., et ses toutous : Joséphine, Joséfa et Laura.

Je les déteste ! Elles me font bien ressentir que je suis décalée. Mais bon, je les laisse dire et je les laisse penser ce qu'elles veulent.

L'année s'écoule.

Grâce à Sophie, je prends courage et j'ai plus confiance en moi. Je passe en CM2, enfin ! Plus qu'un an, et c'en est fini de la primaire ! Mais la grande question de l'année est... ? Dans quel collège, va-t-on m'inscrire ?

Ça me fait peur parce que je ne veux pas perdre mes amies. Mais je suis obligée de les quitter, parce qu'à Mirande, il n'y a pas de classe SEGPA.

Mais on me dit :

« Ne te fais pas de souci, on n'est qu'au début de l'année. Ne pense pas à ça ! »

Du coup, j'essaie de penser à autre chose, mais ça me rattrape très vite. On me propose trois collèges dont un ferme la classe SEGPA. Je choisis le plus proche parce que je ne veux pas quitter mes parents.

Alors mes parents prennent un rendez-vous avec le directeur du collège qu'ils ont choisi. Il y a Sophie pour soutenir mes parents. Et ça marche !

Maintenant, je passe en 4^e SEGPA, et je ne suis plus décalée.

LE CRI DU SILENCE
Martine Gava-Massias

Ses mains
aveugles et tremblantes

arrachent un cri
dans la nuit vagabonde

Le ciel en deuil
transpire

l'absence

De lourds nuages
gris de payne
saupoudrent

les bords des chemins marbrés

Longs silences

dans le souffle de son ombre.

ULYSSE

Laurette Grossmann

La fontaine murmure tel un bruissement de soie dans le vent du soir. Des papillons lestes dessinent d'improbables arabesques. Le chien rêve dans le mouvement humide de sa truffe.

Les chats somnolent, l'œil aux aguets, gardiens du moindre mouvement en décalage avec l'ordonnancement nonchalant et doux de cette quiétude.

Tous languissent les ombrages.

Seuls les avions déchirent le bleu du ciel, étincelles d'acier, poursuivant l'horizon azuré pour des voyageurs têtus. La comtoise lance son carillon de la fraîcheur de la maison, divinité tutélaire de la douceur de vivre. Les fleurs suspendent dans l'air alourdi des parfums au tissage d'embruns.

Escales, transits, jet l'agence, un point de couleurs résumées dans ma main. Ma pensée vagabonde heureuse et libre. Une mappemonde tout entière tourne dans mon jardin.

ICI ET AILLEURS
Bernadette Guiard

Entre ombre et lumière,
le cœur s'éprend, mais
la parole ment.

Le héron bleu, heureux,
immobile au milieu de l'étang
écoute le vent, impatient.

Musique et volutes d'un ici
et maintenant muet
que rien ne vient troubler.

Le vieux sage, dans sa hutte,
rit de son passé
et déguste son thé.

Entre chien et loup, sans masque,
l'avenir fustige les cœurs flous
des amants qui s'ennuient.

Au poète lunaire et fantasque,
son paradis blanc, brûlant.

Le jour désaccordé vole à la nuit
ses sentiments, son silence éloigné
des fracas étoilés.

Humour, amour et fantaisie
s'avancent sans pluie
déplaçant l'horizon
plus loin que les illusions.

Juillet 2014

L'ADIEU AU PÈRE
Anne-Marie Harnois

Nous nous sommes heurtés,
Nous nous sommes cherchés,
Nous nous sommes manqués.

Nous nous sommes aimés sans savoir nous le dire.

Toute une vie de décalage :
Moi adulte avant l'âge, toi éternel gamin.
Tu étais mon héros – intransigeant, distant.

Quêtant des mots aimants, j'ai récolté ta rage.

Tu fus toujours déçu : je n'étais qu'une fille,
Un animal rebelle qu'il te fallait plier.
Par crainte de casser, très loin je m'envolai...

À mon retour nous installâmes le silence.

Et malgré nous, naguère, au détour d'un repas,
Nos cœurs lourds et meurtris se sont ouverts, papa.
Mots prudemment tissés, de nos peurs évadés ;

Dans tes yeux, tant de douceur dissimulée.

Nous n'eûmes pas longtemps pour goûter l'accalmie,
Installer l'amnistie, recueillir nos mémoires.
Des ornières profondes engloutissaient l'espoir.

Il faut, sur les stigmates, mettre un baume d'oubli.

Aujourd'hui vient l'adieu.
Solidement, pérenne,
Est installée la paix.

La paix, cet autre deuil.

OÙ L'ON VOIT QUE LE DÉCALOGUE DES ÂGES SE RÉSUME EN
L'ÉTUDE DES QUATRE ÂGES DE LA SAGESSE
(OU DE LA VIE SAUVAGE ?)

Geneviève Lacombe

De l'âge de l'éducation...

Dès qu'Allais reviendra à l'école en usage (*)
Des calembours aux lèvres, des écoliers peu sages
De leurs cahiers peut-être, en noirciront les pages ;
Décalsés, inventifs et heureux, les yeux loin des nuages !

(* cf. Patrice Delbourg... et Alphonse Allais)

... À l'âge de la citoyenneté,

<p>1 Dès qu'à l'âg' de voter, on marche vers les urnes Prenant pour vraies promesses de fallacieux propos, On apprend vite alors, que pour les politiques Entre rêve et réel, le décalage est gros.</p>	<p>2 Dès qu'arrive, au printemps l'heure des élections, Déballage de tracts, d'articles et de serments. Si « Quand dire, c'est faire » comme dit le linguiste, Alors, tout est parfait !... Mais il n'en sera rien !</p>
---	--

À l'étal des politiques,
Des mots, des cris, des injur's
Qu'à tous les vents on jett'ra...
La chanson est bien connue ;
Je ne vous l'apprendrai pas !
L' déballage est commencé ;
Bien rôdée est la tactique : Commencer par dénigrer !

...Trop souvent confondu avec l'âge de la communication...

<p>1 En mars 2013, mourait Lucien Neuwirth. L'Espagne d'aujourd'hui, et notre douce France Rejettent violemment les lutt' passées des femmes, Suivant des camelots issus d'âges obscurs.</p>	<p>2 « GPA, PMA, euro et nucléaire : Les débats interdits », titr' un hebdomadaire. (*) « Vraiment trop décalé ! », s'exclament les confrères De la presse people, champion... de décalage. (*) Politis, 13 février 2014.</p>
<p>3 Des capricieux grincheux défilent dans la rue L'âge des bonnets rouges sign' un vrai décalage : Avant, le « choix » c'était : bonnet blanc, blanc bonnet Et le rouge luttait pour les égalités !</p>	<p>4 Depuis longtemps déjà, des citoyens croyaient Qu'avec le socialisme disparaîtrait l'alliance Du pouvoir et des riches, des élus et des banques. Mais l' tocsin nous réveille : « V'là l'âge des requins ! »</p>

Un temps pour vivre, et un temps pour mourir ?

Combien, au cours des siècles, de vies sont supprimées

Chaque jour : faits de guerre et quotidiens de paix ;

Un bouton que l'on pousse, des hommes disparaissent,

Et ce, sans un remords, repentir ou regret.

« Civilisés » ou pas, les pays sans scrupules

Brûlent, déchirent, violent et assassinent.

Des milliers d'anonymes, froidement, sont tués.

Et la paix et la guerre, sans aucun état d'âme,

Alignent des cercueils que dévorent les flammes.

Et, au même moment, stupéfiant **DÉCALAGE** :

Qu'une seule personne, en son âme et conscience

Décide de tourner la dernière des pages

De sa vie, son beau (*) livre d'images,

Alors se précipite tout un aréopage...

(*) : dans le meilleur des cas, bien sûr

Et maintenant ? Eh bien, chantons...

Un âge nouveau

(*) Air connu... (qui fut connu dans un âge lointain)

Debout, Décalé-e-s de l'Histoire,
Pour nous, vous resterez vivants,
Préférant les homm' à la gloire,
Et la justice aux rubans.

En luttant pour de justes causes,
Vous vouliez qu'un âge nouveau
Écrive de nouvelles pages,
Mais qu'il y a loin des faits aux mots...

Alors ?

... « Pas de paroles, des actes ! » (*)

(*) 1968 ... (Vous avez dit... DÉCALAGE ?)

Janvier-mars 2014

UN DINO AU LABO

Mathis Lavergne

Il y a des millions d'années, à l'âge de pierre, les dinosaures étaient encore en vie.

Il y avait des tonnes de dinosaures et parmi eux, un dinosaure femelle couvait un œuf de T. rex. La mère dinosaure s'éloigna du nid où trônait le bel œuf.

Hélas, un ptérodactyle qui passait par là et qui cherchait de la nourriture pour sa famille prit l'œuf pour le manger sans pitié.

Il prit le chemin vers sa demeure mais, malheureusement pour lui, un autre ptérodactyle qui avait la même recherche que lui essaya de lui prendre l'œuf mais il le fit tomber.

L'œuf commença à chuter, se cassera-t-il ?

Ouf, des feuilles l'amortirent et... et...

Qu'est-ce que c'est que ça ? Incroyable, un robot ! Il doit venir du futur, c'est sûr en tout cas.

Le robot ramassa l'œuf qui était tombé devant lui. Comme il est programmé pour ramasser toutes sortes de roches, il l'attrapa le prenant pour un rocher et il dit en s'envolant dans un nuage de poussière :

– M.I.S.S.I.O.N A.C.C.O.M.P.L.I.E... Bip !

Il se téléporta dans un labo ; son propriétaire : Gustave Boulone et son robot minuscule : Pilus.

Gustave était un inventeur dans une petite ville appelée Madcity, ayant inventé toutes sortes de choses, la fusée à vapeur, le grille-pain automatisé, etc.

– Ah ! Mes échantillons de l'âge d'hier, dit-il. C'est quoi ça ?
Ho ! Un œuf de dinosaure !

Gustave tint l'œuf de dinosaure dans ses mains qui commencèrent à trembler car...

– ... Et... Il commence à éclore !

Cet œuf a éclos et un mini T. rex en sortit. Gustave était impressionné.

– Plitt ? dit-il.

– Ma foi, un vrai dinosaure, pincez-moi les neurones, un VRAI ? Je vais pouvoir encore mieux étudier l’histoire des dinosau... mais, Pilus que fais-tu ?

Pilus prit une bille, la lança et le dino partit la chercher et lui ramena.

– Héhéhé, tu lui apprends à jouer à la balle, comme un chien ?

Et le temps passa et le dino grandit.

Trois mois plus tard, Gustave remarqua qu’il s’était trompé sur la croissance des dinosaures.

– Mon Dieu, que ça grandit vite ! Il casse tout, il rapporte n’importe quoi, une seule chose à faire !

Il prit le dinosaure et un petit tube qui était sa machine à remonter le temps écologique, portable et facile à utiliser. Elle a été l’invention de l’année 2012.

– Je te ramène chez toi grâce à ma machine à remonter le temps écologique, portable et facile à utiliser. Tu sais, elle a été l’invention de l’année 2012, grâce à elle j’ai gagné 10 000 dollars. Je t’ennuie non ?

Le dinosaure fit oui de la tête.

– Bon ! C’est parti mon kiki ! dit Gustave

– BIP BIP BIPBIPBIPBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBI pop ! fit la machine quand Gustave appuya sur le bouton.

– Et voilà, on est des années plus tôt... dans ce monde si cruel et violent.

Gustave passa tout près de tonnes de dinosaures et dangers. Quelques exemples :

- des ptérodactyles ; (– Chut ! dit Gustave au dinosaure.)
- des tricératops ; (– Chut ! dit Gustave à ce dernier.)
- des crocodiles. (– Oups ! dit Gustave qui crut tomber.)

– Chut, dit le petit dinosaure.)

Et Gustave arriva enfin au nid.

– Bon attends ta maman tranquillo, je m'en v...

Il fut coupé par la mère.

– GROOOOOOOOOAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAARRRRRRRR

RRRRR !

– HAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA ! dit Gustave.

Pling pling pling.

– Oh non ! Ma machine est tombée, je m'en vaiiiiiiiiis viiiiiiiiite.

Il courut très vite sans regarder derrière lui. Il se dit un peu plus tard :

– Pouf, elle m'a suivi ou p... ?

Il se retourna : une équipe de raptors s'approchait, et bientôt l'encerclait.

– Mon Dieu, pourquoi j'ai raccompagné ce bébé chez lui ?

Gustave commença à prier le bon Dieu de le sauver pendant qu'un raptor commençait à lui grignoter les pieds.

Quand tout à coup, la maman, à qui Gustave avait sauvé son bébé, hurla pour que les raptors s'en aillent et que Gustave reste intact. Grâce à Pilus qui lui avait appris, le bébé rapporta la machine de Gustave.

– Merci à tous, mais je vais revenir en 2014 avec ce petit tube qui est ma machine à remonter le temps écologique, portable et facile à utiliser et qui a été l'invention de l'année 2012.

– Plitt ! dit le bébé dinosaure

– BIP BIP BIPBIPBIPBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBIBI pop ! dit la machine

– Ouf quelle aventure ! Je suis épuisé...

HAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA !

Une silhouette de dinosaure apparut, un vrai ? Non c'est Pilus qui fait de l'ombre avec la lampe.

– Pilus, très drôle, dit Gustave, heureusement que tu lui avais appris à rapporter les objets sinon je ne serais plus là et toi non plus car je ne t'aurais pas créé !

DIACALAGE
(DIALOGUE EN DÉCALAGE)
M.C. Solex

Toi tu écoutes Cats on Trees,
moi j'aime Patti Smith.

Toi tu bouges on the floor avec les DJ,
moi la salsa et le rock me font vibrer.

Toi tu manges sushis et maki,
moi de l'indien au piment exquis.

Toi tu vas à Biarritz et New York,
moi je vais à Collioure et Cahors.

Toi tu portes flanelle et talons hauts,
moi je mets jean et Birkensto(ck)s.

Toi tu es Fashion stores,
moi je suis trocs peut-être à tort !

Toi tête baissée sur ton mobile,
moi yeux rivés sur les aiguilles.

Toi tu rêves d'une Mini mais tu convoitures,
moi je rêve d'un vélo électrique et plus de voiture !

Toi tu collectionnes les vernis à ongles et les rencontres branchées,
moi les fêtes en tout genre et les paniers d'osier.

Toi tu regardes des séries TV,
moi je lis Télérama et à Utopia je vais.

Toi tu goûtes Anna Gavalda,
moi je déguste Erri de Luca.

Toi tu joues Fersen au piano debout,
moi je conte des histoires à dormir debout !

Toi tu vas aux « happy » en potes,
moi, je vais prendre un pot et partager des anecdotes.

Toi tu tiens aux fêtes de famille, et tout le tralala,
moi je fuis les obligations et leur falbala.

Toi tu veux un mec à Toa, le mariage pourquoi pas,
moi j'ai concubiné et trouvé un papa !

Toi tu voudrais un avenir sans nuages,
moi je crains de tentants mirages.

Et pourtant parfois, toi tu doutes,
et moi avec mes 40 ans de plus, je doute aussi.

DÉCALAGE

Christiane Macret

Dans les années du début du siècle, Alice était une jeune apprentie modiste. Elle entra donc, chez madame Dupin, modiste connue et appréciée par les femmes de notables de cette petite ville du Gers.

Alice écoutait avec attention les ordres et les conseils de madame Dupin, elle pliait la soie, posait délicatement l'oiseau de tulle là où il devait être, disposait la fleur d'organdi là où il fallait qu'elle soit !

Elle était tel un automate sans âme, sans désir.

À dire vrai, Alice s'ennuyait !

Au début du printemps, madame Dupin prit froid et elle dut s'aliter pendant quelques jours. Confiante, elle laissa donc le petit magasin à Alice car elle était persuadée qu'avec tous les bons conseils et la rigueur qu'elle lui avait apprise, cette dernière allait bien tenir la boutique !

Ainsi fut fait !

Les premiers jours, Alice, seule dans la boutique, était un peu désemparée. Pas une seule cliente ! Le temps s'effiloçait lentement, lentement.

Au garde-à-vous dans la vitrine, les chapeaux figés attendaient. Petit à petit une idée mûrit dans l'esprit d'Alice : fini l'équilibre-standard, finie la rigueur !

Déterminée, elle prit un grand chapeau de feutre et commença à changer l'équilibre du couvre-chef, à modifier sa ligne, à augmenter le volume de sa forme.

Alice devenait magicienne ! Le chapeau ?... On aurait dit un bateau en partance. Pour ajouter à l'illusion, avec tendresse et enthousiasme, elle ajouta sur le bord du couvre-chef quelques oiseaux emplumés de bleu.

Tenant le chapeau dans ses mains, elle s'écria :

« Vive la fantaisie ! Le décalage au pouvoir ! »

Toute à son exaltation, elle n'entendit pas la porte du magasin s'ouvrir.

Une jeune et élégante jeune femme s'avança et s'exclama :

« Ce bibi-là est à la fois si étrange et si charmant ! Je le prends ! »

Ce fut le début d'une longue et belle histoire pour Alice.

PUNITION DIVINE
Pierre Mansas

Paris, le 31 août 2034.

Date historique : le 8 juin 2034, nous l'avons fait ! Recréer un trou de ver jusqu'au trou noir. Toucher du doigt la cinquième dimension... Une porte spatio-temporelle ouverte pendant soixante-cinq secondes, incroyable. Nous avons eu le temps d'envoyer un message par cette porte. Un message qui fait voyage dans l'au-delà. Une réussite scientifique incroyable. Tout était calculé... sauf le poids du message. Comment les meilleurs scientifiques du monde ont-ils pu oublier ça ? Ces minuscules vibrations sonores. Elles ont pourtant réussi à faire vaciller l'une de nos dimensions connues : le temps. Qu'avons-nous fait ? ! La vie est depuis un enfer. Imaginez ! Au début, quand je frappais des mains, le son de cette action ne me parvenait que deux ou trois secondes plus tard. Un mois et demi après, il faut six heures à ce son pour me parvenir. Imaginez ! La semaine dernière, pour me détendre, je suis allé à un concert. Nous avons regardé les musiciens jouer, mais il a fallu attendre quatre heures pour que leur douce mélodie arrive à nos oreilles, devant une scène qu'ils avaient désertée. Imaginez ! Le bruit de la circulation et des bouchons qui commence à 11 heures le soir. Ma femme ne croit même plus que je travaille, mes ronflements de la nuit s'entendent toute la matinée. Il nous est devenu impossible de dialoguer, les réponses sont trop longues à venir. Et cela va crescendo.

C'est pour cela que nous devons rouvrir ce trou noir. Nous espérons que cette lettre puisse franchir la faille temporelle que nous avons créée et ainsi remonter le temps. Ce sera ensuite à vous d'empêcher cette catastrophe.

Je vous donne rendez-vous le 8 juin 2034. Au plaisir de vous rencontrer,

*T. Clarque,
physicien à l'institut des hautes études scientifiques.*

L'inquisiteur avait fini d'examiner et de lire la lettre. Il ne la tenait plus que par un coin avec le bout des doigts. Son visage était plus sombre que jamais.

– Quels sont ces maléfices ? siffla-t-il.

La foule s'était rassemblée autour de lui et des quelques soldats qui tenaient la jeune femme chez qui la lettre fut découverte.

– Ce papier, reprit-il, cette calligraphie ? Ce n'est pas de l'encre, le papier est comme brûlé pour marquer ces mots. Je ne vois là que l'œuvre du Diable ! clama-t-il à la foule. Brûlez cette sorcière à l'aube, beugla-t-il, qu'elle puisse rencontrer son maître ! Mettez cette lettre avec, qu'elle retourne à son envoyé...

DÉCALAGE, DÉCALÉ
Mansoufia

En un mot il a suffi que je décale mon regard
Pour voir dans mon miroir.
Je me suis décalée pour pouvoir marcher
sur cette voie tracée.

Éclairée par ma lampe au fond de mon Jardin
Je me suis transformée en Vent celui
Du Zéphyr d'Orient aspirant la poussière des maux.
Décaler en rajoutant un O et un T
Le mot se fait.

O' Souffle du Vent en T,
aime ce son décalé.
Voyageuse du Souffle j'ai déposé ces mots
En mode décalé un langage plus que parfait
Que j'eusse été calée dans mon dé à six faces.

Toutes directions confondues tout s'est décalé.
Mon horizon se noyant dans mes yeux.

Décalée, un nuage de lait dans mon déca
Ça le fait y a qu'à l'aider
Ce fut un cas sans délai.

J'ai décalé certains mots, remué quelques syllabes,
Les sons, les discours se sont mêlés à ma
Décalage pensée...

Et cela a donné : décalez-moi.

19 juillet 2014

*En écho tes mains écrivent mon silence et ma faim,
et quand parfois s'ouvrent les vertiges
et que le vide m'enserme dans ses bras osseux
comme la faucheuse des illusions vitales
je pense alors à toi ma soeur
à elles, mes soeurs
et à ces quelques hommes
qui font la lignée des braves.*

Joséphine Charles, en écho.

DÉCALAGE
Joséphine Charles

La chambre est cossue, confortable.
La vie n'est pas toujours facile,
loin de là,
mais le lieu de repos est douillet.

La pluie battante m'a réveillée, décalée,
avant je me blottissais au creux de mon lit,
heureuse d'être à l'abri.

Maintenant je pense aux gens dehors,
comme une guerre intestine sous un ciel sage de paix.

Je pense à cette chevelure ambrée, aux yeux verts mutins
de cette femme enfant qui tend la main
sous le rond rouge qui nous arrête.

Dans quelques années elle aura ce regard éteint
qui chemine vers le profond précipice
des étreintes désespérées
avec la pauvreté.

Décalée, je cache ce que j'ai vu,
et de ma main posée négligemment sur ma peau trop fine,
je masque de la marque de la ronce,
la goutte de sang qui en perle.

Parce que si je m'approche je dérange ;
j'en fais trop pour les uns, pas assez pour les autres,

toujours le regard me renvoie que je suis décalée.

La sensibilité humaine, la main tendue à l'autre,
la clarté, la lucidité bienveillante,
décalée, décalée, décalée, décalée.

Pauvre et gigantesque espèce humaine,

je lui appartiens pourtant tellement.

LE DÉCALAGE
Alice Michoux

Dans un pays lointain
La Lune berce les citadins.
Blanche et lumineuse
Cette pierre précieuse
Danse avec les étoiles.

Sur une île lointaine,
Le soleil dompte ses flammes,
Qui errent comme des âmes.
La chaleur a vaincu cette plaine,
Plus une goutte d'eau,
Même plus un oiseau.

Voyant son amie la Lune
Danser joyeusement sur une dune,
Le Soleil se sentit décalé, et
S'éteignit comme une flammèche égarée...

À CÔTÉ
Christine Michoux

Il est minuit et le soleil ne s'est toujours pas levé.

En marchant dans les rues enroulées autour de ton cou, je me dis que j'ai de la chance de battre dans ton cœur.

Toi tu es proche, moi je suis loin, mais ensemble nous rêvons aux mêmes desseins.

Les dessins tordus de mes idées noires, les volutes colorées de tes folles pensées nous propulsent vers le même horizon.

Aujourd'hui, j'avance pendant que les autres battent mon cœur, et me disent que je n'appartiens pas à leur monde.

Peu importe, rien ne m'abattra, je déambule en lançant toutes mes cartes et je chante une histoire que personne ne comprend.

Mes mots ondulent, résonnent dans les oreilles qui se détournent, mes maux me frappent, me torturent et déraisonnent.

Je reste droite ; je sais qu'un jour nous nous rencontrerons et que tu me serreras dans tes bras.

En attendant je souris et je mords dans chaque jour en pensant aux regards des gens quand ils verront la lumière jaillir de mes yeux.

Il est midi, le soleil vient de se coucher.

LE BONHEUR ÉPHÉMÈRE DE S'ÉTEINDRE SUR UNE PLAGE

Miss Paramount

Tout le monde ici, m'appelle Rock Note. C'est comme ça depuis le lycée. À cette époque, et encore aujourd'hui, je vais souvent pogoter avec des potes sur la musique. Plus particulièrement du rock. Sortir dans les concerts, les festivals, les soirées. Découvrir de nouveaux talents. Apprécier les anciens. S'acclimater à leurs nouveaux tubes, leurs nouveaux albums. À la suite de quoi, je me régale à griffonner quelques lignes, dans un journal, sur les groupes, les artistes, pour promouvoir, en général leurs performances. Partager ma passion pour le rock, mon goût pour la musique. Je n'en dis jamais du mal. J'écris toujours des articles positifs. J'aime trop la musique pour critiquer. Et puis, à quoi sert vraiment la critique souvent mal fondée ? La critique constructive est acceptable. Ils feront mieux la prochaine fois ? Personne n'a le droit de juger. Je ne me le suis jamais octroyé. Je dis : « On aime ou on n'aime pas, chacun ses goûts ». Ils se donnent tellement, tant de mal. Des efforts. Du travail qui mérite ne serait-ce qu'une petite récompense. Un petit article qui fait plaisir en le lisant et en l'écrivant, disons-le haut et fort.

Bac et permis en poche, je me trouve sur le marché du travail. Je croise, par hasard, un monsieur propre sur lui, costard gris anthracite trois-pièces. Il me convainc de me rendre chez une de ses connaissances qui cherche un responsable d'accueil pour son agence. « Vous avez le profil indiqué », dit-il. Le rendez-vous est pris. La rencontre avec monsieur Imberbes se réalise, deux jours plus tard, dans une maison en construction, entre les parpaings gris et rugueux et le béton frais. Mur porteur. Malgré le bruit incessant de la bétonnière, j'ai bien compris que Monsieur le directeur souhaitait que je commence mon travail la semaine suivante, je veux bien essayer.

Lundi matin, j'ai donc pour mission de vendre du rêve aux personnes qui poussent la porte de l'agence, des voyages. Esprits libres. Mais voilà ! Je suis complètement inculte en géographie. C'est bien ma veine. Mais cela n'effraye pas monsieur Imberbes. Je dois proposer des destinations et organiser les prochaines vacances. Une mince affaire ! Malgré ma bonne volonté, mes doigts glissent sur le clavier. Je m'abonne aux fautes de frappe. J'écorche le nom des pays, des villes, des destinations. Je me trompe dans les transports. Madame Rose, une fidèle cliente, a découvert la Grèce, l'Acropole, le Parthénon, la moussaka alors qu'elle souhaitait simplement effectuer un stage de nez dans une usine de parfum à Grasse. Vous ne le croirez pas : elle est rentrée ravie. Elle rêvait de voir, un jour, la Grèce, ses monuments, ses îles, avec son petit chien Ursule. Bla bla bla, à un tarif dérisoire. Vous pensez bien ! Autant en profiter, non ?

Qu'est-ce que vous voulez, c'est comme ça quand on n'a pas de GPS intégré. Le plus fort, c'est que les clients sont contents. Tous sont gagnants. Pour sûr. Ils disent : « Avec vous, on a toujours une surprise ». Sans la pochette. Ils décident d'une visite et pof ! je les envoie où je veux. Plutôt, où je peux, avec mes moyens de compréhension. Ce n'est pas une question de volonté. Ce n'était pas fait exprès.

Je me suis retrouvé, malgré moi, avec une promotion collée, chef d'agence, bras droit très gauche de monsieur Imberbes. Le jeu a continué. Pas la peine de s'arrêter en si bon chemin. Le bouche à oreille avait fonctionné. L'agence a triplé son chiffre d'affaires dans l'année. Insolite Travels.

Puis, un jour, je ne saurai jamais pourquoi, tout cela n'a plus fait rire monsieur Imberbes. Il m'a alors proposé l'archivage des documents, des revues, des catalogues, des courriers, des ouvrages, des diverses affiches. Les collègues se retrouvaient dans ce bazar désorganisé plus que dans mon classement range archives. Mais tâche moins importante égale temps libre. Et je

passais la plupart de ma journée de travail en face. Au zinc du « Grain moulu ». Dedans, en hiver, avec un petit expresso noir bien serré. À la table bistrot marbrée grise, l'été, un rosé bien frais devant moi. Quand les camarades que j'y retrouvais étaient absents, j'observais les passants comme les vaches regardent passer les trains. Les passants qui discutent. Qui se disputent. Qui marchent. Qui courent. Qui parlent. Qui flânent. Qui visitent. Qui se pressent.

Qui jettent des sacs colorés, rayés, dans les poubelles de la ville. Le container est transporté plus tard par un camion vert lourd pour la déchetterie la plus proche. Un seul n'arrivera pas à bon port. Il l'a choisi. C'est le sac bleu turquoise. Il s'est échappé du camion benne, par une envolée, lors du transport. Il est venu se poser, sur le bas-côté de la route, sur l'herbe humide, rosée du matin. Je suis sûr qu'il fera encore un heureux. Il est en bon état. Les gens se séparent vraiment de n'importe quoi, de nos jours.

Les quelques sous qu'il me donne, ajoutés à ceux que je ramasse avec les articles sur la musique rock, me permettent de vivre confortablement dans mon deux pièces avec vue sur la ville, du ciel ouvert. Liberté.

Quand je repense à ces moments, assis au bord de l'eau, le temps a passé vite. Trop vite. Rock Note a troqué sa crête bleue contre une barbe longue et fournie. Son pantalon de cuir noir contre un vieux jeans râpé. Ses Doc contre une vieille paire de tennis trouées.

Et, je ne comprends jamais les coureurs du dimanche qui se déplacent avec des écouteurs, des casques collés, enfoncés dans leurs oreilles, dans un paysage bucolique, égayé par les chants d'oiseaux et autres volatiles et insectes. Je dis ceci : « Il y a un temps pour les sons musicaux. Un temps pour les sons naturels. » Tous représentent la détente, le repos. Le rêve. L'évasion. Je marche. J'écoute. J'entends. J'observe. J'ai le temps.

Je vois. Au gré de ses pas, le promeneur ramasse ici un caillou, ici un coquillage, ici du bois sec, ici un brin de blé, ici une fleur, qui va mourir. Ce marcheur-là ne s'est jamais demandé si son geste plairait à cette petite chose qui se retrouve déracinée de son milieu habituel pour, plus tard, former une composition, poussiéreuse, vernie. Terminer fanée dans un vase. Séchée sur le calendrier de la cuisine. Devenir un mobile plafonnier dans la chambre d'enfant et avoir pour mission de faire fuir les ondes négatives. Cet objet, n'aurait-il pas préféré rester là, dans son environnement proche, près des autres pierres avec qui, peut-être, il avait lié connaissance ? Dans leur monde, dans leur langage, les objets s'expriment. Qui sait ? Qui peut savoir ? Ce geste égoïste va séparer à jamais deux petites pierres qui avaient projeté de vivre heureuses et de vieillir ensemble.

Le promeneur respectueux possède un appareil photo. Il va immortaliser le galet, le coquillage, le bois sec, le coquelicot, le champ de blé et orner les murs de sa maison de belles images entourées de cadres colorés. Contempler ces gravures, avec la joie au cœur de se dire qu'il n'a pas détruit une amitié florale, boisée, champêtre ou méditerranéenne. Ne me dites pas que vous ne vous êtes jamais posé la question. Je ne vous croirais pas.

Je parle. Je suis trop bavard. Je vous ennue peut-être avec mes histoires. Confidences épisodiques de ma vie. Je me suis mis maintenant très en retard. Il faut que je vous laisse. Je vous prie de m'excuser. Je dois aller chercher mon petit-fils. À l'heure qu'il est, il doit m'attendre devant la grille en fer forgé du collège. Il y enseigne la géographie. Il déteste le rock, la musique et la nature. C'est mon petit-fils.

« Doux moment, la nuit tombée. »

DÉCALAGE COLONIAL
Christophe Naudin

Un jour de tempête
Dans mon petit village du Haut Atlas
Un rutilant 4 x 4 est arrivé.

Sept Ibères ont débarqué
En habits de trail moulants et bariolés.

Sept machos gominés
Aux luisants cheveux de jais
Riant fort et parlant gras :
*Cabron, puta et hostia.*¹

Sept guerriers de l'apocalypse
En mission trek-garde-à-vous-fixe.

Sept anachroniques petits soldats
Arborant leur *bandera*.²

À moi, le petit muletier bicot,
Ils ont offert un couteau
Décoré d'un triste *escudo*³
La honte pour nous les gens d'Imlil
L'emblème de la *Guardia civil*.⁴

Après quelques années-crottin
Au service des Européens
Lassé de survivre comme un chien
J'ai brisé la loi du destin
Et décidé de tenter ma chance
En rejoignant la douce France.
J'suis monté en train à Tanjah

Puis j'ai marché sur Ceuta.
D'avant les grillages, les barbelés
D'cet imprenable camp retranché
À deux doigts de renoncer
J'ai repensé aux sept guerriers
Furieux de n'avoir pu accrocher
Leur pathétique drapeau royal
Au sommet du mont Toubkal.

Mon royal couteau dans la poche
Une nuit j'ai tenté une approche
Mais une fois de l'autre côté
Mains en sang, habits déchirés,
Un gominé m'a arrêté.

Sur sa poitrine un escudo
Le même que celui du cadeau.

J'ai pensé que ce macho
Ferait un excellent fourreau
Pour mon royal cadeau
Et j'ai planté ce fils de chien
Car sans doute il le valait bien.

On m'a confisqué mon couteau
Et jeté derrière les barreaux
Gardés par des petits soldats
Fiers d'arborer leur bandera
Sur ce confetti anachronique
Des gominés en terre d'Afrique.

Imlil, le 8 mai 2014

¹ Jurons espagnols.

² Drapeau.

³ Écusson, emblème.

⁴ Police espagnole.

EN DÉCALAGE
Véro Palacios-Salle

Décor planté à Londres
28 °C à l'ombre
Journée sans aucun nuage
Multitude de paysages.

Au sol, une fourmilière,
Aux foulées cadencées régulières,
Se faufile, nombreuse, cosmopolite,
Dans les quartiers les plus insolites.

Des myriades de touristes,
Parcourent la cité réaliste,
Au cœur des édifices érigés
Dans des styles tellement variés.

Amalgame d'époques
Mariages de genres
On y suffoque
De quoi surprendre.

On admire, on se mire
On se souvient des temps anciens
Devant le présent, on inspire
Envisageant l'instant demain.

Dans un savant brouhaha
On n'entend pas les voix
Les cris, tous les effrois,

Tout là-haut, tout là-bas !
Oranges et jaunes dans leurs contours,
Posés sur les sommets des tours,
Des points mouvants équidistants
Bravent le bruit et tous les vents.

En équilibre mi-suspendus,
Tels de minuscules oiseaux,
Dans un flot isolé continu
Ils construisent la City du Beau.

Blanches et oranges, des girafes,
Bien désinvoltes géographes,
Virevoltent, longs cous à l'infini
Dans de larges mouvements très précis.

En décalage...
Gros plan
Arrêt sur image
Hier c'est le présent ?

En décalage
Travelling avant
Zoom sur image
Demain c'est maintenant ?

Décor planté à l'ombre,
28 °C dans Londres,
En total décalage,
Des humains travaillent,
Gilets jaunes et casques
Sans désirs fantasques.

Ces grands maîtres d'ouvrages
Bâtissent et détaillent
Sans ambages,
Tous ces monuments
De pierres et de verres
Attirant les lumières,
Ceux qu'on visite tant,
Depuis la nuit des temps...

Luchon, vendredi 15 août 2014

JE VIS EN DÉCALAGE

Suzy Peaudeau

Je vis en décalage

Il n'est pas lié à un fuseau horaire

Ce décalage.

Depuis que tu m'as laissée seule et sans courage

Comme une rescapée de la noyade

Comment pourrais-je m'en extraire ?

Avant que je ne devienne son otage,

Aux prises dans un voile opaque ?

Je vis en décalage

Il n'est pas lié à l'âge, ce décalage !

Comme la vie s'envole dans un engrenage

Tel le torrent qui s'alourdit après l'orage

Je ne sais plus quel est mon âge

Depuis que tu es partie pour ton dernier voyage.

Tu m'as aimée durant de longues années

Tu m'as donné la vie et appris à l'aimer

Aujourd'hui sans toi je suis en décalage

Comme un oiseau en cage

Prisonnier de mon cœur esclave

Tu m'as laissé ce décalage en héritage.

Pour te retrouver je traverserais l'océan à la nage,

Je vis en décalage.

Comme dans un épais voilage

Entre réalité et mirage

Je veux le maîtriser ce décalage

Pour que jusqu'à la fin des temps ton image

Soit présente dans mon cœur
Et l'inonde de bonheur
Comme le ciel de ses astres jamais ne se sépare,
Pour la vie, je le maîtriserai ce décalage !

Ceci est mon témoignage
Jamais plus je ne serai esclave
De ce décalage
Je ne le laisserai pas gérer ma vie
Jusqu'à en faire un ravage !
Je veux que ma vie soit à jamais à ton image :
Belle comme la Rose Royale.

POINT DE VUE
Silvie Piacenza

Imagine Antonio, qu'au départ il y aurait un point

•

Un point de départ, si tu veux

Un départ accoudé à une gare avec un regard flottant sur de
grandes lignes de fuite

Et du monde qui piétinerait tout autour, et le long des quais,
en bruyants sanglots

Et des pieds qui s'oublieraient en sandales crasseuses

Et un joyeux méli-mélo autour du bistrot

Des sueurs de friteuses, des rubans de moutarde, des petits
pains éventrés à la mie savonneuse

Et puis des enfants juchés sur des valises cartonnées,
l'excitation des jupons et des éventails, le froissement des gazettes,
l'arôme sucré des tabacs

Et puis une odeur de poudre, et de roses anciennes

Il y aurait tout ça, Antonio, et un point

•

celui des rencontres

Où se trouver, où se quitter. Invisible

Balisé par des amants et des mouchoirs

Par de vieilles odeurs de sexe et des promesses de
retrouvailles

Un point de babil, comme un gazouillis de moineaux
égarés,

Grouillant de bons sentiments, de belles humeurs et de
tristesses vagabondes

Un point de fusion et de rupture, en quelque sorte

Un coin où se serrer, encore une fois, le cœur, les mains et le

ventre – le point qui brûle et qui s’inonde –

Imagine Antonio qu’il faudrait alors nous glisser, invisibles parmi les invisibles, entre cuirs et chaleurs, entre baisers et bottines, jusqu’à l’escalier central

Un monument, l’escalier central !

Cent douze marches jonchées de brocantes et d’une foule de couinements étouffés d’avoir à se délester, à se dessaisir, pour se hisser

Cent douze marches, Antonio ! C’est qu’il en faut encore du cœur, et du souffle...

Et quand viendrait notre tour, que laisserions-nous de nous-même en suant nos orgueils de pacotille ?

À quoi renoncerions-nous pour prétendre à plus de légèreté et espérer quelques apesanteurs ?

Que serions-nous prêts à abandonner, de nos âmes, de nos odeurs de figue ?

Vingt-deux, vingt-trois, cinquante-six, soixante-dix-neuf, parce qu’il n’y aurait guère que les enfants pour compter les marches en le clamant haut et fort

Quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq, CENT, cent DOUZE, parce qu’il n’y aurait guère que les enfants pour, une fois là-haut, enjamber la rampe et d’un frisson, glisser jusqu’en bas, glisser jusqu’en bas pour repartir, tels de jeunes chiens, à l’assaut

Et là-haut, Antonio, ENFIN là-haut,

– nous, bouches haletantes et poitrines oppressées –

une vaste salle d’attente, vaste et silencieuse comme une morgue

avec un plafond de cathédrale où se chamailleraient les pensées et les ronflements de ceux qui comme nous, dépouillés, presque nus, presque désossés de leurs tranquilles habitudes, attendraient

Oui, nous en serions là, Antonio. Au point zéro

• 0

celui de l'attente

À surveiller que se fixe l'horaire du départ en un point lumineux
à la surface convexe d'un regard

Que se file un sourire à l'angle d'un, comme nous, presque
étranger à lui-même

Que s'amorce dans les murs jusqu'à dans nos chairs affalées,
l'affolante vibration

Un point en suspension qui se jouerait du temps et de nos
montres, un point d'orgue sur l'aiguille de la grande horloge



Jusqu'à l'annonce.

Une voix, une toute petite voix, comme une jeune herbe
poussée d'entre les dalles

Une voix comme un filet d'eau à la résurgence d'une source
oubliée

Pour dire qu'il serait venu le temps de migrer, le temps de se
rendre

Et alors, tu tendrais la main, Antonio

Et tous, nous nous dirigerions vers la grande verrière ouverte
sur une même ligne, celle de l'horizon

Et tous nos regards convergeraient vers un même point,
encore à peine enluminé,

Et nous tous, les hébétés, les décalés, resterions là à espérer
en ce point-là exactement celui de l'aube naissante

le point du jour, comme nouveau départ

SOLEIL GRIS
Irène Picard

À mon « papillon »

Le quai de la gare grouille de voyageurs agités, lassés, joyeux voire impatientes. Lourdes valises en laisse qui ignorent les sacs à dos usés. Croisement de peaux blanches ou bronzées, frôlements de vêtements légers et colorés. Certains arrivent, d'autres partent. Émotions partagées, larmes versées, grandes embrassées en rires éclaboussés.

C'est la danse des vacances.

Et moi je suis là, mon sac de rien contre les reins, lente et vidée. Bousculée.

Je marche à contre-courant, ne parle pas la même langue, suis invisible aux autres, absente.

Les portables grésillent : « T'es garé où ? Oui, du rosé ce sera parfait ! Du rosé piscine, bien sûr ! »

« Mais non, je ne fais pas la gueule »

« Tu verrais sa meuf, elle a encore grossi ! »

« T'inquiète, j'aime trop la vie ! »

Cette dernière petite phrase piochée me raccroche soudain au flot des étrangers.

Le train a du retard.

Bousculade sur le quai pour se placer au mieux face aux rames à son arrivée.

« Oui t'inquiète, j'aime trop la vie ! »

Quelle vie ?

La vie qui file et s'enfuit des veines... la vie, la vis, l'envie, l'an vit, lent vice...

Ils viennent tous du pays doré des vacances. Mer salée, ciel bleuté, horaires décalés, valises ensablées, orteils « tongués ».

Et moi je débarque d'une contrée lointaine, pâle et grise, parlant une langue qui ne peut ici être entendue.

Personne n'a envie de voir cette petite mine triste qui traîne sa peine.

Toulouse et sa chaleur. Amélie Poulain au piano dans le hall de la gare.

« Qu'est-ce qu'elle veut ? Formule sandwich ? Dessert amandine maison ? »

Non, *elle* ne veut rien... Juste un jambon beurre, et encore le plus petit.

« Coca, Badoit, Oasis ? »

Non, de l'eau... plate.

Le train s'ébranle enfin. Larges fauteuils aux bras confortables.

On sort les cartes, les écouteurs, les photos de vacances, le plan du camping trop cool !

« Bonjour et bienvenue, je suis Walter, votre Barista. Pour votre confort, nous viendrons à votre rencontre pour vous proposer café et autres boissons. Je vous recommande la "prestation fraîcheur" avec son délicieux taboulé ! »

Ils ne pensent qu'à manger !

Mine Triste n'ose pas se pencher pour prendre son livre dans le sac posé à ses pieds. On ne sait jamais, le trop-plein pourrait déborder des yeux. Ne pas se baisser, garder la tête droite et observer la ligne d'eau qui enfle dans sa poitrine.

Elle agrippe son portable et « textote » nerveusement.

Personne ne répond, bien sûr ! Tout le monde s'en fout de sa peine. Voire, elle gêne !

Pas vraiment sympa de plomber l'ambiance.

« Carcassonne, arrêt de très courte durée ! Les voyageurs sont invités à se presser de monter ! »

Pas de temps à perdre, l'apéro attend !

Courir, même en vacances. Ne jamais baisser la garde.

Au fait elle est passée où, celle qui « aime trop la vie » ?

La voie ferrée longe l'autoroute et ses camions. Le ciel se charge de nuages blancs.

Ce matin le téléphone a sonné dix fois pour des alertes météo.

Pourtant le ciel était clair et étoilé la nuit dernière. Tout bleu et lavé au petit matin.

Elle pense au bleu si pur des calanques granitées d'orange, au parfum entêtant des pins bruissants de cigales.

D'autres temps, d'autres étés, maison pleine à craquer de bambins débridés. Soupe au pistou en rangs serrés autour de la table cirée.

Ilode nichée dans le cœur orangé des oursins parés de noires épines.

« Tonton, c'est vrai que tu as chassé le loup de mer au harpon ? »

Peaux bronzées et salées.

Depuis les albums photo prennent la poussière, la maison reste muette sous l'ombre du figuier.

Mais elles vont bientôt se retrouver, se serrer, murmurer des « ça va aller » les trois sœurs.

Y'aurait pas moyen de négocier un peu de rab ? Juste un petit retour en arrière, capsule de bonheur retrouvé.

« N'oubliez pas vos valises et vos bouées, nous arrivons à Narbonne ! »

Deux amoureux s'embrassent à pleine bouche.

Le beau jeune homme assis à ses côtés la sort de sa rêverie :

« Je descends !

– Oh pardon, je me pousse, au revoir ! »

Ni réponse ni regard.

Elle n'existe pas. On n'a pas envie de la voir.

Sur le quai le chef de gare hurle : « Dépêchez-vous de monter ! Allez, allez ! »

Le troupeau de vacanciers ne semble pas pressé.

Walter, notre Barista, susurre au micro qu'il est toujours là, prêt à nous rafraîchir au bar.

Le paysage qui défile a jauni peu à peu. Herbe grillée, piscines bleutées, vignes à perte de vue.

Les étangs annoncent la mer.

Vague de souvenirs qui fait tanguer la ligne d'eau dans sa poitrine.

Le vol des flamants roses, les baignades suivies de parties de « crapettes » endiablées sur le sable. Puis les enfants, les siens et ceux de ses sœurs à leur tour pris dans les concours de châteaux, les soirées tièdes sur les serviettes étalées.

Un voilier blanc glisse au loin.

Manade de chevaux.

C'est beau...

Elle lui racontera tout ça ce soir et *il* sourira, c'est sûr !

Sète et son poète, terrasses bondées, tenues colorées, on ne fait que passer !

Elle « textote » encore comme on envoie des bouées.

Le silence qui suit lui fait comprendre que *seule* elle doit nager.

Rien ni personne ne saurait l'aider.

C'est le premier jour du mois d'août et

« Pourtant, que la montagne est belle,

Comment peut-on s'imaginer,

En voyant un vol d'hirondelles

Que l'automne vient d'arriver ? »

Dans sa famille, il n'y a presque que des fruits d'été. Chapellet d'anniversaires en enfilade de fêtes animées.

L'été, c'est sa saison préférée. *C'était.*

Montpellier s'annonce en villas clairsemées vite noyées par des immeubles serrés.

« Une minute d'arrêt ! Correspondance pour Marseille voie B, comme Bernard. »

Tant pis pour toi, Bernard, je dois continuer vers Valence. Pourtant je t'aurais bien suivi vers Marseille, doux berceau de mon enfance...

Un flot de joyeux vacanciers envahit la rame.

Une série de « toc-toc-toc » égrenés par son portable annonce à Mine Triste que des bouées sont à sa portée, enfin ! Doux messages bienveillants qui donnent du sens à sa peine.

Contrôle des billets.

Dans un anglais approximatif une jeune et blonde contrôleuse explique à un passager que son billet n'est pas valable. D'un geste théâtral il lève ses bras, poignets croisés au-dessus de sa tête et fait semblant d'implorer : « *Don't take me to jail, please ! I'm not guilty.* »

Mine Triste sourit.

Sa voisine la remarque enfin et lui rend son sourire.

Bouchons sur l'autoroute des vacances. Moutons de Panurge qui semblent tous aller vers le bord de la falaise.

Les oliviers cèdent la place aux noyers.

Valence TGV. Arrivée.

Escalators. Montée en rangs serrés.

Plaisanteries grasses dans la moiteur des corps qui se croisent.

Savent-ils que près d'ici, un homme immobile a entrepris un grand voyage ? Depuis des mois // appareille, inlassablement, méticuleusement, pesant, triant, peaufinant jusqu'au moindre détail.

Chaque pas vers l'immobilité le pousse en avant.

// vient de nous annoncer qu'il est prêt, qu'il est temps pour lui de commencer ses adieux.

Un contrôleur viendra-t-il contester la validité de son billet ? Devra-t-il montrer ses papiers, payer un supplément ?

La marée monte dans mon cœur, ma poitrine enfle.

Une, puis deux larmes débordent des yeux, caressent les joues, se fauillent entre les lèvres.

Ne pas se laisser submerger...

Le laisser partir, hisser la voile vaillante et pure.

Lui souhaiter bon vent !

Éole malicieux souffle doucement, enfle le tissu léger.

La houle soudain *l'*emporte et nous restons là sur la plage,
main dans la main, unies par un même amour, les trois sœurs,
regard rivé vers le large.

RÉVEILS AU TEMPS TIC

Emmanuelle Rodriguez

- TIC... Remontés mécaniques, réveils en sommeil
Vitres étoilées
- TAC... Cliquetis délaissés, vis rouillées écailles du passé
- TIC... Balancier ébouriffé, aiguilles abandonnées
Instants sucrés de nos corps enlacés
- TAC... Képi, vert-de-gris, redingote mal poilée
Moustachu, vert moulu, veston médaillé de fierté
Fusil épaulé, sourire affûté brillance boutonnée
- TIC... Dentelle froissée, visage poudré parfum de souvenirs
Encre délavée de promesses brodées
- TAC... Collection alignée, temps décalé
Cloches éveillées douceur voilée
- TIC-TAC... Instants suspendus

Souffle au temps TIC



31 août 2014

BALADE DE KASPAR HAUSER
Pascal Savy

Adaptation libre de Paul Verlaine

Je suis venu calme orphelin
Riche de mes seuls yeux tranquilles
Vers les hommes des grandes villes
Ils ne m'ont pas trouvé malin

À vingt ans un trouble nouveau
Sous le nom d'amoureuse flamme
M'a fait trouver belles les femmes
Elles ne m'ont trouvé beau

Bien que sans pays et sans roi
Et que brave ne l'étant guère
J'ai voulu mourir à la guerre
La mort n'a pas voulu de moi

Suis-je né trop tôt ou trop tard
Qu'est-ce que je fais dans ce monde
Ô vous tous, ma peine est profonde
Priez pour le pauvre Gaspard

BALADO DETH PRAUBE DE JOU

Soi vengut praube goujat
Endab eths mèns dus ouelhs tranquiles
Cap aths omes deras cieutats
Que nou m'an pas troubat abile

Aths vint ans un malerous goi
Deth noum dera amourouso peno
Ma hec troubà bèros las hemmos
Que nou'n trouberen pas beroi

Credent vei las doulous deth pais
N'en parlèri aths deth vediau
De boutà uo fin aths lous maus
Nou eron pas d'aqueth avis

Vengueri trop tard ou trop douro
Que haci en aquesto plaço
Oueitat l'enduro que me houro
Pregat per uo praubo vidasso

DÉCALAGE
Béatrice Scotto

Ah ! Vieillesse ennemie
Où nous mènes-tu ?
Tu nous fais basculer dans un univers où plus rien n'est à
sa place
Tout se décale ou se recale
Les souvenirs refont surface pour aussitôt disparaître
On remonte le chemin à l'envers
De l'enfant naît le vieux
Du vieux renaît l'enfant
On était et on n'est plus
On parlait bien
On ne parle plus
Les mots ne sont plus rien
Les gestes n'existent plus
Une autre vie s'est installée
Le décalage...
La porte sur l'autre monde est entrouverte
Je suis là
Je suis plus là
Je suis là-bas
Coucou me revoilà
En déphasage certes
Je vois tout
Je comprends tout
Je suis toujours là...
Ne m'oubliez pas
Je ne vous oublierai pas
Tout se recalera.

À tous nos petits vieux...

DÉCAL' ÂGE
Christine Seguin

please, laissez-moi rejouer, donnez-moi une chance, un bon ticket gagnant, un autre tour gratuit,

j'apprendrai à nier le regret et la peur, la culpabilité et la timidité

je lirai tous les livres, saurai tous les poèmes,

j'apprendrai à danser et je serai lascive, souple comme un roseau, envol de papillon, libellule au soleil, carioca du Brésil
et mon corps sera chaud d'un soleil intérieur

j'apprendrai la musique, j'aurai un saxophone et par les nuits sans lune, jardin ou bord de mer, j'égrènerai mes notes en étoiles filantes

et mes doigts danseront en lucioles aériennes

j'apprendrai à aimer : Vénus et puis Iseult, Lesbos et Andromaque, fille-fleur et vestale, farouche et passionnée, à la vie à la mort, et plus jamais toujours et plus jamais jamais...

et le cœur en chamade et le jour et la nuit

j'apprendrai à croquer et la pomme et la vie, à rire jusqu'aux larmes, à pleurer en cascade et à rire à nouveau, dévorer le soleil et m'y brûler les lèvres

s'il vous plaît, laissez-moi rejouer...

je n'hésiterai plus, ne perdrai plus de temps, j'oserai essayer et j'irai de l'avant

enfanter de moi-même jusqu'à la nuit des temps...

Juin 2014

À VOS MOUCHOIRS
Élise Vandel-Deschaseaux

Je n'ai même plus la force de pleurer, les larmes me montent au nez comme la moutarde mais mes yeux restent secs. Mon dernier Kleenex s'en est allé aux ordures avec les pots de yaourt vides et le marc de café. Un mouchoir en tissu oublié là par Irène fait finalement l'affaire. Je n'ose pas me moucher trop fort, pas envie que la dentelle sur les bords se décroche en un grand « poiiin » sonore. Je le jette, tellement j'ai l'habitude des mouchoirs jetables.

On sonne. Irène qui passait par là vient justement récupérer son mouchoir brodé.

« Tu te souviens de ce joli mouchoir brodé ?

– Ah ça oui, où est-il passé ? »

On prend un café appuyées sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, à regarder les toits de la ville et les moineaux picorer les miettes de nos petits sablés. Heureusement pour moi, Irène est pressée, elle se rend à son cours de danse classique, elle adore enchaîner les sauts de biche et le grand écart, déteste les gens qui passent du coq à l'âne, me confie-t-elle devant une carte postale des Musiciens de Brême qui est aimantée au réfrigérateur.

Pour ne pas froisser ma vieille amitié avec Irène, dès qu'elle a foulé le palier je fais l'archéologie de ma poubelle, assez en décalage avec ce que je produis d'habitude comme détrit, puisque mes hôtes sont partis la veille au soir : innombrables mégots et nuée de cendres, pelures de pommes (je les mange sans les épilucher), rognures de camembert, cotons imbibés de dissolvant, bas en nylon troués, sparadraps tachetés de sang, reliefs du repas, miettes de pain, bâton de rouge à lèvres usé. Ah, le mouchoir brodé tient tout juste entre un os de poulet et la peau bien grasse d'un filet de saumon. Le programme de dégraissage

est obligatoire : à soixante degrés minimum afin de dissoudre les auréoles jaunâtres de gras. J'ai cherché vainement les indications de lavage sur ce carré devenu miteux, je verrai bien ce qu'il en restera après son passage en machine.

Les pollens s'en sont allés, mes allergies sont passées, je ne me mouche plus. Malgré tout, des rougeurs persistent sur le globe de mes yeux et tiraillent ma cornée jour et nuit. L'examen à la clinique ophtalmique n'a rien montré de pathologique ou de suspect. Je m'accroche à mes gouttes de collyre hydratant et persiste à croire que ce sont les résidus de mes allergies saisonnières.

Le troisième jour du mois, il y a beaucoup de vent du sud, et je me promène le long du fleuve pour me dégourdir les jambes, comme chaque matin. Cette balade commence bizarrement : je croise un clown ivre, une unijambiste sans béquille et un monocycliste jouant de la cornemuse. Il ne m'en faut pas bien davantage pour situer le campement du cirque qui donne ses représentations en ce moment sur la place principale, derrière l'hôtel de ville. Les palissades cachent un drôle de spectacle que je scrute par un petit trou dans une planche.

La diseuse de bonne aventure sourit à ses clients sourcilleux, elle cache des cartes sous ses pieds : Le Pendu, Le Diable et Le Jugement. Un jeune acrobate jongle avec des crânes ; les lunettes de soleil qu'il porte sont ornées de gros yeux comme sur des lunettes de farces et attrapes qu'il aurait peintes lui-même. Ces yeux hagards me dévisagent, ils se détachent du verre et sautent sur moi : je hurle. Je suis repérée, soudain toute la famille du cirque déboule à l'endroit du petit trou dans la palissade. Il leur faut à peine une minute pour me cerner. Une écuyère en tutu rose fluo saisit mon téléphone et le balance dans la cage des lions, le fifre tournait en jouant du mirliton et s'amuse de mes soubresauts. Saisie d'une peur panique, je me recroqueville et me pétrifie.

Tous ont autant la trouille que moi. Ils m'emmènent à la roulotte de Monsieur Loyal où j'ai droit à une sarabande de nains, acrobates et jongleurs. Puis les femmes pratiquent des gestes

codifiés d'un répertoire connu d'elles seules et me laissent allongée sur une méridienne en velours bleu râpé mais douillette. Je me réveille au petit matin, le mouchoir brodé d'Irène dans la main, il est repassé, blanc immaculé et sent bon la lavande.

Mon téléphone sonne, c'est elle : je lui donne rendez-vous au café près du Jardin d'Acclimatation.

« Tu en fais une tête, me dit-elle.

– Je suis pourtant bien réveillée. Voilà ton mouchoir brodé, tu ne devineras jamais où et comment je l'ai retrouvé.

– Tu me le raconteras. Hier après-midi, j'ai emmené mes neveux au cirque : la troupe est fantastique, bohème et très authentique ! Le clou, c'était le numéro du magicien. »

DÉCALAGE... DÉCALAGE ? DÉCALAGE !

Jackie Villenave-Pailhas

à Jean mon père, décalé par-dessus tout.

Diane, lance ses flèches,
Eve reprend sa pomme,
Corneille fait ses vers,
Anne ne voit rien venir,
Lancelot sort du lac,
Anne revient d'Autriche,
Gaspard cherche l'étoile,
Elisa lui saute au cou...

Décaféinée serait la vie
Et ce décalage salvateur,
Culbute les habitudes.
Abracadabrant abîme,
Lutin luxueux de la pensée
Anachronique,
Griseille mute en griserie,
Espion, devient l'esprit ?

Décade prodigieuse faut vivre, car
Eternels nous ne sommes.
Chantons avec nos idées,
Aphorisme permanent,
Loin du lupanar mondial restons.
Armés du décalage,
Gageons que le quotidien
Est tincelle de déraison !

